

SOMMAIRE

	Pages
NOUVELLES	
Mouloud Achour - L'esprit du mal	7
Ahmed Semra - Le petit garçon	27
Abdelwahab Arïi - Mariage moderne	33
Boulaïd Doudou • L'oliveraie	45
POEMES	
Safia Ghanb - Souvenirs	59
Mohamed Zerhouni - Je suis révolution	62
• Exaltantes nouvelles	63
- Message au peuple	64
Aï! Benkhookha - La révolution et la vie	66
Mohamed Atïaf - Je voudrai	67
YeHès Mourad - Afrique à jamais	69
Saïd Mezsane • Ecoute	72
Amar Bensaïdane - 11 le faut, mon frère	74
- Les années passent	76
Abdelkader Bekouch - Le mendiant	77
Rachid Affoun - J'écrirai pour toi, Fatima	79

Nous rappelons à nos aimables collaborateurs que l'emploi d'un pseudonyme n'est pas interdit, mais que la Direction doit connaître l'identité exacte des auteurs. Par ailleurs, nous prions nos nouveaux collaborateurs d'accompagner leurs premiers manuscrits d'une brève notice biographique.

Imp. S. N. Ech-Chaab - Presse • 1, Place Maurice Audin - ALGER

nouvelles

mouloud achour

L'esprit du mal

— Maman, je veux manger !

Ouardia, de la cuisine entendait la voix de son fils. Elle n'entendit que le mauvais français dans lequel Kader s'était exprimé, comme il tendait de plus en plus à le faire depuis quelques temps. Inévitablement, le contact avec les gosses de la ferme et de l'école avait donné ses fruits. Mais comme d'habitude, l'emploi de cette langue par son rejeton ne laissait pas de la plonger dans un état d'exaspération tel qu'elle se précipitait incontinent sur l'enfant et se retenait avec peine de le rouer de coups. Elle se contenta de hocher la tête, fataliste, et donna du pain au gosse qui rentrait de l'école. Elle restait la seule à ta maison qui parlât encore le kabyle, quoiqu'elle n'eût pas souvent l'occasion de trouver interlocuteur. Belkacem désertait de plus en plus le foyer, et loin d'écouter sa femme, il mettait un singulier acharnement à la précipiter dans les états dépressifs qu'il lui avait toujours connue, du moins depuis qu'elle partageait avec lui la vie qu'il lui

avait faite, en n'utilisant que le français pour s'adresser à ses enfants, y compris le tout petit qu'il cajolait à grands coups de « Papa ».

Ouardia trouvait alors dans de longs monologues, dans sa langue maternelle, un simulacre d'apaisement. Elle se créait un climat de consolation en s'écoutant parler, savourant les intonations familières génératrices d'un grand filet de souvenirs d'enfance. Elle chantait les vieux airs du pays pour empêcher que s'étendît sur eux le voile de l'oubli, cet oubli proche de la mort, car elle était morte aux yeux des siens et tout le reste n'était qu'illusion.

Les longues robes décorées, le mendil noir frangé, qu'elle revêtait au moins aux principales fêtes de chez nous, dont elle se rappelait toujours une date qui n'était qu'approximative, malgré ses calculs laborieux, étaient bien insuffisantes pour la consoler de l'exil auquel elle avait consenti en suivant son mari. On lui avait fait croire, pour ta décider alors, que cela durerait quelques mois, le temps que la paix émuât les rancunes, mais l'exil s'éternisait, et Ouardia n'était plus dupe, sachant que ce genre de rancune était longue à s'émuer. Un dépaysement irrémédiable avait pris place en elle, poignant, tout d'amertume, avec au fond, cette réaction, ce soulèvement de tout son être, vaincus d'avance par le fait accompli.

Et puis, étaient venus les souvenirs qui l'aidaient à vivre, à conserver un semblant d'équilibre, la transportaient dans un monde parallèle, une sorte d'état second dont elle n'était tirée qu'à regret par les devoirs d'une vie quotidienne devenue terne.

Le temps s'écoulait et l'oubli ne venait pas. Peu à peu l'amertume avait laissé place à une sorte de haine qu'elle portait à tout son entourage. A son mari, à sa maison, au mauvais temps, même à la vieille Madame Kourïèse, la fermière, sa voisine et maîtresse qui venait trop souvent l'importuner avec ses airs faussement protecteurs, l'accabler de sa gentillesse factice et de ses paroles doucâtres dont elle ne comprenait que l'intention. Tout lui était devenu prétexte à chagrin et le fait que Belkacem — Robert pour les autres — ne rentrait pas pendant des

jours, qu'il rentrait ivre mort de plus en plus souvent, lui semblait normal, conforme à cette vie dont elle n'attendait plus rien, dont chaque jour n'apportait qu'un nouveau chagrin, qu'une nouvelle contrariété. Tout cela passait après sa propre détresse.

Souvent elle rêvait. Petite fille, dans la claire maison de son pays ensoleillé. L'eau qu'elle allait chercher loir; du village délaissant la fontaine à proximité de la maison de ses parents pour le plaisir de courir la campagne, la jarre qui redressait la tête, le liquide de froid qui en coulait sur le cou, agréable sensation de fraîcheur indésirée. Les jeunes filles de son âge aux robes multicolores, riantes, si naturelles et cette soif de vivre, toute en chanson et lumière. L'homme brun au long burnous qui était son père, ses frères et l'aîné était parti un jour avant l'aube, qu'elle n'avait plus revu. Tout ce monde qui s'était écroulé et la tourmente au sein de laquelle s'était conclu son mariage. Ce mariage qu'elle avait si longtemps en vie aux jeunes filles de son âge, épouses des hommes de la djemaa, prétexte à ses rougeurs subites lorsqu'elle passait devant, revenant de la fontaine ou des champs. Son mariage à elle, triste mariage, avec l'homme d'un autre village, venu la ravir sans cor tège ni toilette, par les chemins escarpés qui menaient à Tighilt. La nuit de nocce avortée, les coups de feu qui n'avaient pas été tirés en son honneur mais pour d'autres raisons... Parce que c'était la guerre; la guerre qui avait fait de Belkacem ce qu'il avait été, ce qu'il était, et d'elle-même Ouardia, la servante d'un homme qui l'avait laissée vierge au lendemain de ses nocces, vierge sans protecteur, car Belkacem était parti avant le jour, tiré tel un lièvre hors du gîte et pourchassé jusqu'aux limites de la forêt. " "

— Nous avons mal choisi le moment, Ouardia nath Ferhat, mais la guerre pardonne tout. On recélébrera notre fête, il y aura le tambour et la ghaita et tu revêtiras tes belles toilettes... Si je suis encore en vie. Sinon donne-moi un fils et mon nom restera et il sera fier de son père.

Ainsi parlait le Belkacem propre qu'elle avait connu, la nuit de ses nocces, une nuit sombre d'un printemps de guerre.

Devant l'homme debout face à elle, la dominant de toute sa taille, Ouardia ne disait mot, gardait les yeux baissés, comme elle l'eût fait devant un inconnu, car véritablement cet homme était pour elle un inconnu qui n'avait fait que discuter d'elle, de leur mariage, avec son père à la djemaa, un mois auparavant, pour venir ensuite la chercher, comme on vient reprendre une épouse temporairement répudiée.

Elle l'avait suivi, docile, après s'être arrachée en pleurs d'entre les bras de sa mère. Ils avaient marché sans un mot, jusqu'au village de Beikacem, s'étaient séparés à la porte de sa maison au seuil de laquelle attendait sa mère. A l'intérieur, quelques voisines assises au coin du feu, s'étaient levées, avaient embrassé la mariée, mais il n'y eut pas de you you. C'était la guerre.

Sur le lit, fait à même la terre, par dessus une natte de doum, QuardJa était assise en tailleur. Eclairée par les soubresauts de la flamme de pétrole épuisée, elle était belle sans bijou ni parure, le regard perdu dans les plis de la lourde couverture de laine aux couleurs chatoyantes, attendant les ordres de son seigneur et maître.

Ouardia s'était déjà couchée, dévêtue, et Beikacem s'apprêtait à en faire de même, lorsque des coups effroyables ébranlèrent la porte en bois brut de la maison.

— Beikacem ! Ouvre, nous savons que t'es là ! Sors !

Ouardia se redressa, s'habilla en hâte et n'eut que le temps de voir la forme blanche de son mari disparaître par l'étroite fenêtre donnant sur les champs.

— Fuis, mon fils ! criait en même temps la voix de la mère dans l'autre pièce, en kabyle.

La porte qui s'ouvrait avec fracas, le remue ménage qui suivit, les ikoufan éventrés, les jarres d'huile brisées, l'huile répandue et le blé envahissant le parterre, et au milieu de tout cela, les visages haineux, les silhouettes menaçantes des soldats surexcités les éclats de voix, les questions dites dans la langue ignorée, rien ne fut vraiment nouveau

pour Ouardia, lui rappela à un détail près la nuit tragique où on était venu chercher son frère, parti la veille.

Lorsque tout fut fini, au milieu du désastre, Fatma, plantée au milieu de la pièce, regardant ses ruines, eut la force de prononcer :

— A-t-il pris son burnous au moins ?

— Oui... répondit la voix tremblante de Ouardia.

Que le mariage n'était pas consommé, n'inquiéta nullement la vieille qui eut un geste fataliste de la main et avant d'inviter sa belle-fille à remettre un semblant d'ordre dans la maison, s'exclama simplement :

« Dieu l'a voulu, ma fille. Il reviendra comme aujourd'hui. En attendant, tu restes sa femme. »

Ouardia n'y croyait déjà plus, et sa pudeur de vierge ne put que se consoler que lui ait été épargné une horreur beaucoup plus grande. Les soldats l'avaient à peine regardée, n'avaient pas plus fait cas d'elle que des meubles à la destruction desquels s'était retournée leur colère déçue.

Beikacem filait à travers champs. Nulle clôture ne l'arrêtait et les pans de son burnous marron — il l'avait fait teindre exprès, du fait de ses activités nocturnes — ne devaient plus être que lambeaux. Il s'en souciait moins que du but qu'il s'était réservé bien avant pour pareille circonstance. Le jour pointait déjà à l'horizon, dans un rougeoiement de fin de mauvais temps.

Il mrsqua un bref instant d'arrêt, interrogeant ses repères, puis attaqua l'escalade du pan de colline, dont la forêt d'oliviers présentait l'avantage de le dissimuler aux regards.

Il épongea à plusieurs reprises la sueur qui dégoulinait de son front, créait des démangeaisons à l'intérieur de ses cheveux. Après la course effrénée, la traversée de la rivière, il éprouvait une sensation de froid et s'enroula dans son burnous, après avoir rabattu le capuchon sur son visage.

Le premier rayon de soleil s'infiltrait à travers le feuillage lorsqu'il atteignit enfin l'entrée de la grotte

qu'il avait démasquée en se frayant un chemin à travers les buissons épineux qui lui labouraient le visage, sans qu'il en éprouve de souffrance.

Le versant de la colline était percé d'une quantité innombrable de cavernes rocailleuses qui servaient de repaires aux porcs épies et de lieu de rendez-vous, sinon de séjour aux maquisards de la région. Belkacern leur y avait apporté à manger, plusieurs fois et connaissait bien les principales caches où il lui était possible de prendre contact avec les « frères ». Isolé par le lourd rideau d'arbustes sauvages qui soustrayaient le bord du trou noir aux regards curieux, il s'enfonça dans la grotte. Il régnait une odeur de renfermé, une atmosphère humide et des relents d'herbe pourrie, mais on sentait que la nature avait été là, violée par l'homme, à une impression indéfinissable de présence humaine.

Ses yeux s'habituèrent peu à peu à l'obscurité, il dirigea sa main vers l'encoche où il savait trouver un bout de chandelle. Il craqua une allumette, mit le feu à la mèche qui prit dans un frêle grésillement, remplissant la vaste caverne, agrandie à coups de pioche d'ombres mystérieuses, rampantes, et mouvantes, parmi lesquelles il ne tarda pas à déceler le tas de paille et de feuilles sèches qui jonchaient le sol sur une grande surface.

Renonçant à allumer une cigarette, il alla s'allonger sur la couchette humide et, la fatigue le submergeant brusquement, il ne tarda pas à s'endormir, aidé par un inexplicable sentiment de quiétude, de sécurité, fait peut-être d'irréparable engagement, certain que dès son réveil il serait intégré dans l'engrenage qu'il n'avait pas cessé d'attendre, peut-être trop tôt venu, en marge duquel il n'avait que trop vécu, aidant au mouvement, face à des dangers qu'il allait être désormais à même d'affronter comme d'éviter.

Lorsque la voix du cheikh déchira le silence de la nuit, à l'heure où la timide lumière de l'aurore colore l'horizon, celui que tout le monde au village n'appelait plus que Baba Amar, l'épicier, se leva pour faire ses ablutions et s'apprêter à ouvrir la boutique où il passait les trois quarts de son temps. Il savait

qu'il ne pourrait quitter la maison avant une heure, qu'il devait attendre le lever du couvre-feu, mais pour lui, c'était devenu une habitude de se lever avec l'appel du cheikh à la prière du matin. Les enfants dormaient encore. Ils étaient là, dans l'unique charobre étendus dans un coin, couvertures rejetées, malgré le froid, dans un total abandon d'eux-mêmes. Saïd était l'aîné, mais sa faible constitution le privait de toute comparaison avec son frère. AN, en effet, paraissait plus âgé, malgré les deux années qui les séparaient. En pensant à l'aîné, Amar sentit un petit pincement au cœur, car le véritable aîné n'était pas Saïd, mais l'autre dont la vie était vouée désormais à d'autres parents, dans un sort qu'il lui enviait un peu. Il y avait aussi Ouardia, la demi veuve qui n'avait pas été épouse...

Malha vaquait autour de la cheminée enfumée, n'en finissant pas de souffler sur les brindilles qui ne voulaient pas prendre feu, et de se frotter ensuite les yeux de la main en un geste familial.

— Crois-tu, femme, dit pensivement Amar, que je serais demeuré ici cette nuit, s'il n'y avait pas ces deux-là ? Il désignait les enfants.

— C'est donc tout ce qui te retient ! répondit Malha, résignée. Eh bien ! Va-t-en si tu veux, va rejoindre ton fils, là-bas, ces deux là sont assez grands.

Mais la dernière phrase était prononcée sur un ton qui ne trompait pas... Un mouvement d'humeur et Malha, pour se donner une contenance, alla remonter les couvertures à ses enfants.

Puis, Amar, se dispensant de répondre, las d'attendre le café, se remit sur sa natte de doum, dans une pose de fin de prière.

Les événements de la nuit se mirent à défiler devant les yeux aux paupières entr'ouvertes. La pièce où il se trouvait était bien autrement occupée la veille au soir.

Ouali était venu l'avertir que « les enfants devaient être absents ».

— Sis dormiront chez leur tante. Avait-il résolu. 11 n'en fut rien. Ils se couchèrent simplement plus tôt que d'habitude et la chambre était assez vaste.

Ils arrivèrent avant minuit. Ils étaient huit, le neuvième n'entra pas. Amar se rappela leurs figures. Seul celui qui semblait être le chef paraissait vieux, et encore, la barbe donnait-elle illusion. Barbu aussi était celui qu'il connaissait, le seul, mais qu'il ne salua ni mieux, ni moins bien que les autres.

En tout cas, c'était la troisième fois qu'il « les recevait » et ce n'était jamais les mêmes. Qu'étaient devenus tous ceux qu'il avait déjà vus, qui avaient partagé son repas ?

Ils ne s'étaient pas débarrassés de leurs tenues pour manger. Le couscous était sans viande, mais aucun d'entre eux n'en avait réclamé. Le chef avait simplement demandé que l'on occupât de celui qui gardait l'entrée et Malha avait préparé à son intention une assiette qu'Amar était allé lui présenter.

Amar avait mangé parmi « eux », avec eux, sur la natte, près du feu... là. Il revoyait le coin occupé, les sombres uniformes assis en rond autour du plat unique.

La boutique pouvait bien être tenue par une femme, Ali et Saïd l'aideraient... Ils n'étaient pas trop jeunes pour cela, guère assez grands pour autre chose. Il imagina bien d'autres arguments encore pour condamner ses hésitations. Sa vieillesse n'était pas un obstacle majeur : il y avait l'exemple de Moussa, le berger, celui-là n'avait pas d'enfants.

Le jour filtrant faiblement à travers le papier huilé de l'étroite fenêtre, lui rappela son café, son travail. Il abandonna ses pensées en se traitant intérieurement de lâche, bien ironiquement d'ailleurs car il avait là-bas quelqu'un pour représenter la famille. Il avala d'un seul trait le liquide déjà froid, grommela quelques vagues consignes à l'adresse de sa femme, puis sortit... pour la dernière fois de chez lui. Saïd, se réveilla juste à temps pour voir disparaître entre les deux battants de la porte, le pan du burnous blanc de son père.

Il fallait descendre les cent mètres de chemin escarpé qui séparaient les deux parties du village. La boutique du vieil Amar ouvrait sur la route nationale. Amar en fit à peine une dizaine. Jaillie d'on ne

sait où, une voix le figea sur place... l'ordre de s'arrêter, de lever les mains. Ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait, mais Amar fut cette fois-ci, plus surpris que de coutume. On dut entendre la voix de la maison. Il leva en hâte les deux bras, pas assez cependant, de peur de voir glisser son burnous.

La première silhouette en casquette descendit du frêne, juste au-dessus de la fontaine. « Pourvu qu'il n'ait pas passé la nuit sur l'arbre se dit le vieillard ». Il sentit perler une goutte de sueur à son front, saisi d'un désagréable pressentiment.

L'homme arriva à sa hauteur, le recouvrit d'un regard soupçonneux, avant de se mettre à palper avidement ses poches, le tâtant partout par-dessus le burnous. Celui-ci tomba à terre, dans la poussière du chemin, avant de regarder le produit de la fouille, le soldat fit choir la chéchia rouge brillante d'usure, d'un coup de coude.

En dehors de son porte feuille attaché avec une grosse ficelle, il contenait toute la recette du mois, cette recette destinée à réapprovisionner la boutique lorsqu'il pourrait se faire délivrer un laissez-passer, la poche d'Amar contenait un « douk-douk », simple couteau à une lame, un mouchoir roulé en boule, et de la menue monnaie...

S'entendant intimer l'ordre d'avancer, Amar fit mine de baisser le bras pour ramasser son burnous. Une bourrade, accompagnée d'un juron qu'il ne comprit pas, le précipita en avant et il manqua de s'étaler, la face contre terre. Avant de s'engager, dans la descente, Amar tourna la tête, subrepticement. Derrière lui, ils étaient maintenant quatre, et à la porte de sa maison, le visage de Saïd...

Au moment de déboucher sur la route goudronnée, devant la maison toute neuve de Messaoud, Amar fut témoin d'un spectacle douloureux. Fatma accrochée aux vêtements de son mari, tordant convulsivement son corps noueux, refusait de le laisser emmener. Les cris de la femme surtout... Comme si elle pleurait un mort. « El n'y a de Dieu qu'Allah... » balbutia-t-il inconsciemment. Les deux ou trois képis

qui stationnaient devant la porte s'impatientsaient, jureraient, menaçaient d'employer la crosse à rencontre de la vieille. Messaoud essayait de raisonner sa femme, sans succès.

— Ils vont te tuer... Tu me laisseras des orphelins.

Comme aiguillonné par les ordres pressés qui claquaient sèchement, Messaoud, dans un suprême effort, parvint à se libérer de sa femme, leva les bras et vint le rejoindre.

— Tu crois que c'est à cause de cette nuit ? Messaoud n'avait pas l'air d'avoir peur ; mais lui, avait fait la guerre, pour les Français. Il avait exhibé un jour à la djemaa, une médaille militaire dorée, enveloppée dans un chiffon de luxe.

Amar ne croyait pas que c'était à cause de cette nuit. Qui les aurait avertis ?

— Un simple bouclage, tu verras.

Sur la place du village, d'en bas, devant le garage des cars de 'M... il y avait déjà foule, mais les couleurs n'abondaient pas. Tout n'était qu'uniformes, Les gendarmes, la troupe... Plusieurs Jeeps surmontées des longues antennes, lugubres, porteuses de malheurs étaient stationnées, un peu partout, obstruant complètement la route.

On parlait. Des ordres fusaient ça et là, brefs, cinglants, Roustin était là. A la vue de la face blonde, de semi aSbinoos, surmontée du képi tristement célèbre de gendarme, Amar sentit qu'il avait tort de garder ainsi son assurance. Roustin ne se déplaçait jamais sans s'abreuver du sang des Kabyles. Il était à T... depuis moins d'un an, son camp avait essuyé dix attaques, tandis que lui-même avait miraculeusement échappé à deux embuscades sur la route de Tizi-Ouzou, depuis moins d'un an aussi, il avait tué plus de civils encore que le sanguinaire lieutenant de Ait-H qui lui servait sans doute de maître.

Ordre fut donné d'aligner les prisonniers le long du mur de la boutique d'Amar. Ils étaient sept en tout. Mais pourquoi y avait-il parmi eux, Madjid, l'instituteur. Madjid enseignait alors dans une école du village voisin. Ecole vide depuis que les soldats

français en avaient eu assez de venir chercher de force les écoliers. Madjid était tout de même instituteur et cette qualité le plaçait plus près des Français que l'épicier Amar, Messaoud, et Ouali, les deux bouchers, les deux frères CH. récemment arrivés de France et Ouamer le maquignon.

Ce n'était pas tout et ce qui vit Amar le glaça d'effroi à tel point qu'il en oublia son propre sort.

Encadré par deux gendarmes, tenu en joue par un troisième, derrière pendant que des hommes de troupes disséminés sur la place tenaient leurs mitraillettes, prêts à faire feu, au moindre geste, s'avancait quelqu'un que Amar n'eut aucun mal à reconnaître.

!! était venu un jour lui demander sa fille... et cette nuit-même avant de franchir le pas de la porte, avait questionné : « comment vont Ouardia et ma mère ? Les avez-vous vues ? »

On n'oublie pas facilement ce visage. La barbe, les épais sourcils les yeux surtout, profonds, cernés, le port de tête. Le terroriste n'avait pas peur ; il le montrait clairement par toute son attitude, mais il paraissait terriblement déprimé car il titubait légèrement. Il était désarmé et son uniforme n'était pas exactement ce que l'on pouvait nommer ainsi. La distance diminuant, Amar put voir plus distinctement les traits du captif, mais ce qu'il remarqua avant tout, ce fut la plaque rouge, suintante qui Imprégnait le treillis, à hauteur du fémur... Blessé... et il avançait quand même, évitant visiblement tout contact avec les deux hommes à ses côtés. Le sang s'égouttait du mouchoir rougi entourant sa main.

Roustin se détacha des trois gendarmes avec lesquels il était en conversation et se dirigea vers le nouveau venu. Ce dernier ne broncha même pas lorsqu'il se planta devant lui. Une expression de mépris impavide se dessina sur le visage hâve, fatigué de l'homme. L'assistance demeura muette, tandis que les deux hommes se mesuraient du regard. Le prisonnier et le vainqueur. Le premier ne baissait pas les yeux. Il n'eut aucun geste lorsque le gendarme s'agenouilla presque devant lui pour examiner la blessure.

— Où l'avez-vous déniché ? Demanda-t-il ensuite, s'adressant aux deux sbires.

— Il a failli nous avoir, lui fut-il répondu par l'un d'eux. Il était dissimulé dans les roseaux, près du ruisseau. Il avait l'air d'attendre et Jean lui est tombé dessus comme ça.

— Ses blessures ?

— Tentative d'évasion. Il nous a tiré dessus, vous comprenez, chef...

— Je comprends surtout qu'il vous a eu quand mêmes. Avez-vous au moins fouillé les alentours ?

La réponse ne dut pas le satisfaire, car il se détourna soudain. Il fulminait.

Il parla quelques instants avec ceux qui paraissaient être à ses ordres. Les deux hommes qui encadraient le prisonnier suivirent son geste et se dirigèrent avec leur proie vers la porte du garage. Ils tentèrent de le faire asseoir, il s'y refusa, énergiquement. Ce fut alors que Belkacem aperçut son beau-père...

La minute d'après, il y eut un remue ménage sur la place. Des soldats quittèrent leurs positions, regagnèrent les véhicules. Deux jeeps démarrèrent bruyamment. Quelque chose se préparait, nul ne savait ce que ce serait. Une dizaine de gendarmes s'engagèrent dans l'étroit chemin qui montait au village d'en haut, d'autres s'égaillèrent de toutes parts. L'instant d'après, dans l'air du matin, les premiers rayons du soleil furent accueillis par un concert de cris. Des plaintes interminables qui provenaient de toutes parts : du village d'en haut, des maisons donnant sur la place. Cris stridents des femmes qui faisaient naître le frisson. Cris des enfants tirés de leur sommeil.

Cela devenait inquiétant et tout le monde sentit alors qu'il ne s'agissait pas ce jour là du banal contrôle d'identité.

La voix de Roustin résonna, dominant la rumeur de la foule. Tout le monde se tut.

— Gens d'Ait-H., voici l'un des vôtres. Il n'était pas seul ; je le sais. Je sais aussi que lui et ses compagnons ont mangé chez l'un de vous et lequel.

Je connais ceux qui nous trahissent. Ce que je veux, c'est retrouver les autres, vous m'entendez. Mes hommes sont en train de fouiller vos maisons. Ils ne toucheront pas à vos femmes, mais si l'un de vous sait où se trouvent les autres, je lui conseille de parler. Si, dans — il regarda sa montre — vingt minutes, ils ne sont pas là, je vous donne ma parole que j'achève le blessé et je fusille ceux-là. Il se tourna vers Amar et ses compagnons. Et toi aussi, Madjid, tu subiras le sort de ton père et de ton frère, tout instruit que tu es.

Le premier, Messaoud tomba portant la main à son ventre. Puis Amar et les autres. Il ne resta plus que la trace des balles sur les murs de l'épicerie de Baba Amar.

Roustin ne tint pas parole et n'acheva pas le prisonnier blessé. Belkacem fut au camp après avoir vu mourir le père de sa femme et ses propres beaux-frères se détacher en hurlant de la foule, malgré le cordon de gendarmes, pour porter secours à leur père, pour accueillir son dernier soupir.

« Salam alikoum, gens de Tajmaath »

La formule résonna longtemps, écho étranger sur la place du village avant de se diluer dans l'air du matin, sans qu'elle ait été suivie de la réponse cou-tumière, rituelle, que tout nouveau venu eût été en droit d'attendre de la part des hommes à qui elle était adressée, silhouettes frileuses, engoncées dans des burnous couleur de terre, qui occupaient la place, derniers sursitaires d'une mobilisation spontanée. Les hommes apathiques, préoccupés, étaient assis, qui sur une pierre, qui à même le sol, de part et d'autre de la porte de la mosquée.

Les mêmes visages sans âge, trop jeunes ou trop tôt muris par les atrocités quotidiennes, par les privations endurées sans espoir de remède, les mêmes yeux sans éclat, sans passion, las d'assister à des scènes devenues pain quotidien, suivirent la petite troupe de soldats en tenue de combat, que précédait l'inévitable Belkacem, habillé de traillis, portant barbe et mitraillette, Belkacem connu de tous et qui venait de les saluer, le même Belkacem rendu célèbre par une capture dont l'héroïsme n'avait d'égal

que l'inexplicable comportement qui avait justifié à brève échéance sa triste réputation Belkacem « vendeur de ses frères ».

Lorsque le dernier homme de la troupe eût dépassé le dernier homme de la djemaa, sans un regard pour lui, l'attention captivée par le lourd engin qu'il portait suspendu à son épaule, et dont l'antenne saillait, interminable balayant l'air, chacun comprit. Chacun sut que son tour n'était pas pour ce jour-là mais que bientôt des cris de deuil allaient étendre sur le village leurs ailes maléfiques.

Le soldat porteur de poste émetteur s'était à peine engagé à la suite des autres dans l'étroite ruelle en pente qui menait au village d'en bas, que les conversations reprurent. Un long murmure plana sur la djemaa. Dans cette assemblée de vieillards et d'enfants, seuls protecteurs du village, une seule question se posa : pour qui venait-on encore cette fois ? Car tout le monde savait qu'on ne déplace pas pour rien un indicateur et dix hommes de troupe, qui de surcroît avaient l'air de connaître leur chemin, de savoir parfaitement où ils se rendaient, puisqu'ils s'étaient dirigés vers les basses maisons du village sans avoir pris au préalable, la peine d'importuner comme de coutume les gens de la djemaa.

Le traître portait la tête haute, et tout le monde avait remarqué l'ostentation affectée avec laquelle il portait la mitrailleuse toute neuve, sans doute déchargée à moins que les Français ne considérassent qu'il avait donné assez de preuves de son dévouement et de sa fidélité pour lui accorder une arme. Devant le silence observé à son adresse, il n'avait pas jugé bon de s'attarder. Il n'avait eu aucune réaction sinon peut-être qu'une ombre de tristesse voila une seconde son visage dévoré par la barbe, tristesse qui mêla le pas incontinent au sourire malicieux qu'il avait opposé à maintes circonstances au mépris manifeste de ses nombreuses victimes.

La djemaa se désagrégea peu après qu'un enfant envoyé aux nouvelles fût revenu, apprenant à la ronde que deux soldats gardaient la porte de Mohand Akli pendant que le reste de la troupe était probablement à l'intérieur. Chacun prit alors la direction

de chez soi, car nul n'ignorait les activités occultes de Mohand Akli, espérant cependant qu'il ne serait pas chez lui, car il lui arrivait souvent de s'absenter pour des jours entiers.

Quelqu'un qui se fût attardé sur la place du village eût pu voir un quart d'heure après remonter la petite troupe. Mohand Akli marchait le premier, chargé du poste émetteur et suivi des soldats. Belkacem venait en dernier mais son air triomphant n'était que parade.

Comme chaque fois qu'il revenait d'une mission fructueuse Belkacem prenait conscience de sa lâcheté. Car le véritable hors-la-loi était toujours lui, lui qui vivait en marge des lois des siens, de celles de sa propre conscience.

Plusieurs missions analogues à celle-ci revenaient aujourd'hui à la mémoire de Belkacem. Beaucoup d'hommes avaient chaque fois trouvé la mort par sa seule faute, sa seule faiblesse. Il ne cherchait ni à se disculper, ni à s'accabler. Il était parvenu à ce degré fatal où tout n'est en nous qu'indifférence, mais son indifférence à lui était entachée de trop de sang et quelque chose lui disait qu'elle ne resterait pas impunie, que cette justice immanente qui le voyait errer misérable parmi ses remords, dans un monde qui n'était pas le sien, dont il sentait chaque jour l'emprise insupportable, allait bientôt laisser s'accomplir la véritable justice, celle des hommes, celle que voulait Dieu.

Il se revit au jour de sa capture. Il était alors un héros, il se conduisit comme tel. Tous les autres avaient fui, lui seul devait garantir les arrières, tenter une opération de diversion. Dès les premiers coups de feu, il s'était senti perdu et n'avait plus espéré alors que mourir en homme après avoir défendu chèrement sa vie et assuré au maximum l'avance des autres.

Dissimulé entre les roseaux, il n'avait pas riposté tout de suite, soucieux de ménager des munitions déjà insuffisantes, car l'engagement auquel il avait participé l'avait veillé au soir près de Tighzert et duquel il n'avait dû qu'au hasard de s'être tiré indemne.

avait épuisé les réserves de chargeurs dont il était muni. Ils n'avaient pas eu ensuite le temps d'aller s'approvisionner à la cache et étaient certes loin de s'attendre à une riposte aussi rapide.

Quelqu'un avait sûrement dû informer Roustin de leur brève visite chez Amar.

Les coups de feu devenaient maintenant plus proches et Beikacem entendait nettement le ricochet des balles perdues sur les galets du ruisseau. H arma sa mitraillette et attendit, prêt à faire feu. Sa première rafale se perdit au sein du concert de dé-tonnations de ses poursuivants. Il n'avait aucune possibilité de retraite, car, sortant des roseaux, il serait à découvert, les autres n'hésiteraient pas à l'abattre comme un lapin. Fébrilement, il tâta ses poches, en tira un papier chiffonné qu'il enfouit dans le sable sous le galet le plus proche. Le geste n'était pas encore terminé qu'il sentit dans un bruit d'apocalypse une brûlure à la main gauche, eut à peine le temps de comprendre qu'il s'agissait d'une grenade avant d'éprouver une sensation analogue au fémur. Engourdi, incapable du moindre effort, il crispa sa main droite sur son arme devenue subitement trop lourde et attendit la suite, la balle décisive qui allait le libérer.

Il n'esquissa pas le moindre mouvement lorsque les roseaux s'écartèrent, livrant passage à un soldat qui lui arracha d'abord sa mitraillette, avant de le mettre debout d'une bourrade... Serrant les dents il se mit à marcher, pantin inconscient harcelé, le canon du fusil qui s'enfonçait dans son dos, étroitement surveillé par d'autres soldats qui marchaient à sa hauteur, l'air méfiant, fatigués mais triomphants.

A un moment donné, à bout de force, il se laissa tomber à terre ; le sang coulait de sa main, une sensation presque agréable de vide dans tout son être :

— Tuez-moi, qu'attendez-vous ? parvint-il à articuler en kabyle. Mais il n'entendit pas sa propre voix et personne ne comprit. Simplement, le soldat le plus proche, fouilla dans ses poches, lui prit son mouchoir et en enveloppa la blessure saignante de sa

main. Quatre bras robustes le soulevèrent ensuite et il fut obligé de marcher.

Après son incarcération dans le cachot du camp de T... il n'y eût pas de procès.

Roustin, venu aux nouvelles, le trouva prostré, attendant la mort. Au lieu de cela, il ordonna que l'on soigne sa main et sa jambe. Dix jours après, il le convoqua dans son bureau et tout avait commencé par là. Que lui avait-on fait prendre pour qu'il fût ainsi docile, comprenant à demi mot ce qui était exigé de lui, cette tâche de mouton, de traître qu'il n'avait même plus assez d'esprit pour reconnaître telle. Le jour où il s'en était rendu compte, il était trop tard. Prisonnier de lui-même comme de ses geôliers, il était pris dans un cercle d'où il ne pouvait s'échapper sans risque de périr sous les justes balles de ceux qu'il avait trahis.

Peu à peu, il s'était plu dans son nouveau rôle. Grillé partout dans sa région, il avait espéré un moment être tué. Du moins lui serait épargné le déshonneur du traître vivant. On s'était contenté de l'incorporer dans une unité de « G.M.S. » et il avait retrouvé dans cette armée où il combattait contre les siens, la horde de ses semblables qui avaient eu un sort identique.

Un jour Beikacem discutait avec le chef des groupes mobiles de sécurité, le lieutenant colonel Barei, de triste renom, à l'issue d'une opération, il demanda l'autorisation d'amener sa femme au camp, chose qui lui fut accordée d'autant plus facilement que la plupart des Arabes habitaient là avec leur famille.

Ouardia, déjà à moitié démente depuis sa nuit de nocas et depuis la nouvelle des exploits de son mari, n'avait pas mieux demandé que de quitter ce village où tout semblait lui reprocher la conduite de son indigne époux, où elle se sentait coupable pour lui.

C'était au camp qu'était né, un an plus tard Kader. Et BeHcacem avait arrosé sa naissance à la cantine.

Bsíkacern se revit ensuite au sortir de l'avion militaire qui l'avait déposé à Lyon. Il revit le désarroi de sa femme. Fort des promesses qui lui avaient été

faites, qu'emploi et logement lui seraient assurés, et de toute façon ne pouvant faire autrement, il avait quitté son pays, mais un pays qui n'était déjà plus le sien puisqu'il avait combattu du mauvais côté, ceïtii des vaincus.

Au cours de son premier voyage en France, il avait séjourné à 'Marseille, dans une colonie de compatriotes faite de travailleurs. A présent il allait avoir sa ferme, à lui seul et somme toute, l'issue valait tous *les* sacrifices.

La ferme qui l'accueillit avait ses propriétaires et si un logement lui avait été attribué loin de la maison des maîtres, il n'en était pas moins un simple ouvrier, contremaître en titre peut-être mais sujet au même mépris dû aux vaincus. Car les traîtres n'ont pas de patrie.

il s'était mis à boire. D'abord pour oublier, puis par vice. H lui arrivait de passer plusieurs nuits, on ne savait où et de reparaître à la maison, déprimé, las de tout, de plus en plus convaincu de son inutilité, et se mêlait à cela, l'indignation contre lui-même d'avoir été ce qu'il fut, un sentiment indicible qui le poussait à en finir.

Chose curieuse, l'avisement progressif auquel il était parvenu par sa seule faute, cette dégradaton de toute sa personne morale ne lui apparaissait que maintenant, à la lumière du fait accompli.

Ce soir, après une rétrospective qu'il avait retardée, toute sa vie lui revenait à l'esprit. Il réalisait enfin tout ce que sa situation comportait de contradiction avec cette netteté de jugement que procure parfois !a!cool à la limite de l'ivresse.

H quitta plus tôt que de coutume le minuscule troquet de la rue François Xavier qu'il s'était choisi pour ses longues bacchanales à cause de la présence de ses compatriotes ouvriers à l'usine. Il s'était lié avec deux ou trois d'entre eux, avait aligné leurs problèmes au sien propre, sachant bien que ce n'était là qu'un leurre et qu'un problème supplémentaire se posait à lui, insoluble celui-là. Ahmed en

effet s'apprêtait à rentrer au pays... Belkacem songea à son premier voyage en France, à la Canne-bière, aux tapis qui été comme hiver meurtrissaient ses épaules. Mais comme il était heureux alors...

La rive du Rhône devint insensiblement le but de sa marche saccadée d'ivrogne encore lucide... Il sentait obscurément que sa manière à lui de se racheter, était là, à sa portée, la seule...

Une femme sortit un jour de l'avion qui venait de se poser sur l'aire de Dar El Beïda. Elle serrait contre elle un enfant, en portait un autre sur le bras. Elle battit des paupières face au soleil aveuglant, près du zénith, puis se mit à descendre une à une, craintivement semblait-il, les marches de l'escalier, après avoir adressé un sourire en réponse à l'adieu de l'hôtesse. La démarche mal assurée, elle se dirigea vers la porte du pavillon de police, à l'écart des autres voyageurs affairés...

Elle ne quittait cependant pas des yeux une silhouette qui de là-haut lui faisait de grands signes de ia main.

Guardia débordait de bonheur et son visage s'illuminait d'une joie irréaliste. Elle adressa une pensée reconnaissante à la veuve Kourèze, certaine maintenant que Saïd averti la veille par télégramme l'attendait à la sortie...

Ahmed Semra

Dans cette courte nouvelle, Ahmed Semra, jeune élève de Première, nous raconte le drame et le désespoir d'un petit garçon de dix ans que le spectacle de la répression coloniale amène à « faire la guerre » aux soldats français.

« Cette nouvelle, nous dit l'auteur, je la dédie à tous ceux qui ont souffert ou qui souffrent encore de l'Injustice, du Colonialisme et de l'Impérialisme, du Djurdjura à l'Afrique du Sud, et de la Palestine au Viet-Nam ».

Le petit garçon

La pierre heurta la portière droite du camion. De l'arrière, un soldat hurla quelque chose que le garçon, assis sur la butte, ne put entendre. Mais, à l'expression du soldat, il comprit que c'était une insulte. Le militaire se rassit et lança à ses compagnons :

— Font ça en famille, les salauds! Jusqu'à leurs mioches qui nous balancent des pierres!...

Suivit une explication « salée » sur la façon dont s'y prenaient les arabes pour faire des enfants. La plaisanterie obtint l'effet escompté, puis le camion disparu dans le virage.

Le petit garçon se leva. A pas lents, il quitta le bord de la route, et s'engagea à travers champs.

Ainsi, chaque soir, ayant ramené la vache à la maison, il venait s'installer sur cette butte, au bord de la route. Il y restait jusqu'à ce que lui parvienne le bruit — devenu familier — d'un camion militaire. Alors, une pierre en main, il l'attendait et la lui lançait.

C'était sa façon à lui de faire la guerre. Il savait bien qu'un enfant de dix ans ne pouvait trouver place dans les rangs des maquisards. C'étaient tous des grands qui, d'ailleurs, ne le comprenaient pas. Ce n'est pas qu'ils étaient mauvais ou méchants: quand ils venaient à la maison, ils étaient on ne peut plus gentils avec lui; il leur arrivait même de lui laisser porter leurs armes. Mais un jour qu'il leur avait demandé de l'emmener avec eux, ils avaient tous souri, avant de lui faire entendre qu'il était encore trop jeune. Ce refus le peina beaucoup, mais à part lui, il décida qu'il était mûr pour la lutte.

Depuis, il ne se passait point de jour sans qu'il ne lançât une pierre sur un camion militaire. Et il avait quelque raison d'être fier lorsque — comme ce soir-là — la pierre atteignait son but. Il lui semblait avoir fait gravir une marche de plus à cette grande chose qu'était la lutte contre l'occupant. Cette lutte accaparait toute son âme si bien qu'elle en chassait toute autre préoccupation. A longueur de journée, il ne faisait qu'attendre le moment où il pourrait s'échapper de la maison et prendre place sur la butte. Alors, le temps suspendait son cours, jusqu'à ce que le camion disparaisse au tournant. Puis tout redevenait comme avant: attente et impatience.

Toute la famille était réunie au seuil de la maison. Il y avait là son père, sa mère, ainsi que ses cinq frères et sœurs. Ils faisaient cercle autour de l'écucl-le posée à même la terre. La petite lampe à pétrole, posée près de la marmite, les éclairait très faiblement et leur donnait un air triste et trop sérieux. Le petit garçon leur souhaita le bonsoir et s'assit.

Le repas terminé, ils rentrèrent tous à l'intérieur de la maison. La mère étendit la natte, passa une couverture à chacun et arrangea la couche du père, puis la sienne. Quelques instants après, elle souffla

la lampe. Doucement, ils chuchotèrent leurs prières, puis tout devint silencieux. Le sommeil les gagna l'un après l'autre.

Seul, le petit garçon ne dormait pas encore. Le regard rivé au plafond, il tendait l'oreille. Il goûtait un plaisir incomparable à écouter les bruits de la nuit. La vache beugla longuement. Au loin, un chacal se lamentait, et un chien lui répondait. Ils semblaient entretenir une discussion étrange. Parlaient-ils des soldats, de la guerre, ou bien d'autre chose ? Le petit garçon aurait donné beaucoup pour percer le secret de ce dialogue.

Le réel s'estompa peu à peu, laissant place au rêve. Le petit garçon portait une mitraillette. Il se tenait sur la butte et attendait. Un camion apparaissait, et le petit garçon tirait, tirait. Les soldats hurlaient, tout en essayant de se dissimuler.

Il fut tiré de son rêve par de violents coups à la porte, lis résonnèrent longtemps dans sa tête. Enfin, il put se mettre sur son séant. Toute la famille s'était réveillée. Ils regardaient avec surprise et frayeur vers la porte. Puis une voix, à l'extérieur, hurla quelque chose en français : on leur ordonnait d'ouvrir la porte. Le père s'exécuta.

Le rayon d'une lampe de poche balaya l'intérieur de la maison, s'arrêtant longuement sur les visages des dormeurs. Puis, ils furent brutalement poussés dehors. La fouille commença. Les soldats furetaient partout à la recherche d'armes ou de maquisards cachés. Vainement. Ayant passé au crible tous les endroits susceptibles de servir de cachettes, ils arrêtaient leurs recherches et se dirigèrent vers les « prisonniers ».

L'un d'eux donna des ordres et assitôt deux soldats apportèrent du foin. Ils l'entassèrent tout autour de la maison et l'officier y mit le feu. On avait éloigné la famille, seul le père fut laissé sur place. L'un des soldats braqua sa mitraillette sur lui et lui vida son chargeur dans le ventre. Un second ordre, et les soldats s'en allèrent, sans un mot, dans le silence le plus total.

Ils n'avaient pas fait une dizaine de mètres que le silence fut rompu par un cri strident et inhumain.

La mère s'affala sur le corps de son mari et se mit à se griffer les joues. Les enfants formaient cercle autour de leurs parents. Effrayés par les cris de leur mère, ils sanglotaient. Mais leurs pleurs étaient couverts par les beuglements sauvages de la vache, prisonnière des flammes à l'intérieur de la maison.

Le petit garçon, lui, ne pleurait pas, mais une boule lui nouait la gorge. Il s'accroupit près de son père, le secoua dans tous les sens, mais n'obtint aucune réaction. Le visage du père n'était plus qu'un masque grimaçant que les lueurs des flammes rendaient effrayant. Les soldats avaient pris le père du petit garçon, et à sa place, ils avaient laissé quelque chose de laid et de méchant. Les soldats avaient tué son père. Les soldats étaient des assassins. Son père était mort. La boule augmentait de volume dans sa gorge et l'étouffait. Puis brusquement, elle éclata : un râle sourd sortit de sa gorge. Il se releva et, sans un regard vers ses parents, détaia à travers la nuit. Il courait devant lui sans savoir où il allait, la tête vide et le corps secoué de sanglots. Une douleur sans nom lui enserrait la poitrine...

Ce fut le froid qui le réveilla. Il jeta un regard sur ses pieds nus : ils étaient enflés et rouges. Il était couché à même la terre, humide de rosée. Le soleil, haut dans le ciel, lui faisait mal aux yeux. Il ne se souvenait ni du chemin parcouru, ni du moment où il s'était arrêté, vaincu par la fatigue. Il avait couru, couru, dans le noir, droit devant lui. A un certain moment, il avait trébuché et était tombé. Fatigué, il n'avait pu se relever. Il avait alors sombré dans un état proche du délire. La marche cadencée des soldats, leurs visages durs et méchants, la course folle dans le noir, tout cela déferlait dans sa tête à un rythme infernal.

Il regarda autour de lui. Il était dans une sorte de crevasse juste au pied de la butte. Il se mit debout et grimpa sur la butte. Il y resta longtemps, la tête vide, les yeux fixant la route sans la voir.

Le bruit familier du camion le fit sortir de sa léthargie. Instinctivement il s'empara d'une pierre. Le camion approchait. Le petit garçon rêvait. Il se revoyait sur l'âne, avec son père, près de lui, la dernière

fois qu'il l'avait accompagné au souk. Son père lui souriait et lui parlait, et lui, était heureux. Maintenant, il n'y aura plus de souk. Plus de sourires. Plus de joie. Les soldats étaient des méchants. Il haïssait les soldats. Il fallait leur faire mal, les tuer. Les tuer. Le camion passa en trombe, la pierre lancée trop tard ne l'atteignit pas.

Des larmes d'impuissance coulèrent sur le visage du petit garçon. Il fallait faire mal aux soldats. Il fallait rattraper le camion. Le petit garçon s'élança et prit le chemin du souk. C'était un raccourci qui lui permettrait d'arriver au bas de la pente avant le camion. Il attendrait le camion "et ferait payer aux soldats leur crime.

Le chauffeur était heureux. Il venait de terminer sa dernière mission. Dans une semaine, au plus tard, il serait parmi les siens. Il aurait quitté ce maudit bled où à chaque instant on court le risque de se faire trouer la peau. Il avait eu de la chance, il s'en était tiré sans la moindre égratignure. Le sergent, assis près de lui, souriait aussi. Il n'avait que mépris pour ce jeune peureux. Lui, c'était un dur, un vieux de la vieille, il en était à sa troisième campagne : Italie, Indochine et enfin Algérie. A plusieurs reprises, il avait cru la fin proche, mais n'avait jamais flanché. Il espérait bien ne pas laisser sa peau au djebel.

Le camion prenait de plus en plus de vitesse, il était en pleine pente. Soudain, le chauffeur freina à mort et s'affala sur le volant. Le pare-brise vola en miettes. Le sergent sauta hors du camion. Mais un simple coup d'œil sur le petit corps étendu sur le sol le rassura. Il s'approcha de lui. Le visage du petit garçon n'était plus qu'une bouillie de chair et de sang. Il avait dû se précipiter au devant du camion, lancer sa pierre, mais avait été happé par les roues.

Les soldats étaient descendus du camion et faisaient cercle autour du petit corps. Le petit garçon était étendu sur le dos, les mains sur la poitrine. La main droite était ouverte : c'était cette main qui avait lancé la pierre. Dans sa main gauche, ses doigts — déjà froids — serraient une autre petite pierre. La pierre qu'il n'avait pas eu le temps de lancer.

Abdelwahab Arfi

Dans cette nouvelle, Abdelwahab Arfi nous décrit, dans un style original et humoristique, les longues palabres en vue d'un « mariage moderne » et les négociations encore marquées par les conventions et les coutumes traditionnelles.

Mariage moderne

Voilà bientôt cinq mois que j'ai décidé de me marier. Beau projet. Noble devoir de tout homme sain de corps et d'esprit. J'avais trois mille Dinars de côté.

Il faut vous dire que je suis un garçon très sérieux. Je ne vais même pas au ciné, comme les gens de mon âge et de mon siècle. Aller au stade me reviendrait trop cher. Alors, pour voir jouer mon club préféré, je dois, le match durant, me percher sur le mur d'enceinte du stade et jouer à cache-cache avec les Policiers et les Gendarmes. Mauvais à mon âge, n'est-ce pas?

Alors bon je voulais me marier.

Je jetai mon dévolu, sur ma jeune et ravissante voisine. Je me mis (pas d'arrière-pensée S.V.P.) à

l'étudier. Le temps et la solitude aidant, je lui découvris vite foule de qualités (sans compter les défauts) : très sérieuse, très jolie, très polie, très femme d'intérieur, des goûts comme ça, des yeux comme ci, très gentille, timide à souhait (sauf quand elle ne veut pas l'être). Bien éduquée et même bien instruite : niveau de 5^e Moderne.

Alors je me suis dit : pas de marche arrière et en avant toutes, plein gaz. Et hop, me voilà un soir, un beau soir même, transformé en marieur qui va lui même et résolument demander la main de sa belle pour se marier.

Prévenant de naissance, j'ai demandé la journée du lendemain à mon Chef de service. En effet, je suis un grain de la grande machine administrative (il fallait que je sois préalablement remplacé ou alors elle risquait de s'arrêter!) ; et je me doutais bien que les palabres allaient meubler une bonne partie de la nuit. Pas de solitude, donc pas d'ennui !...

Hélas, devant les multiples ennuis de cette fameuse nuit, l'ennui me manqua. Et terriblement, je vous le jure.

En effet, mis dans le coup comme par une conscience invisible, les futurs beaux (à voir) parents commencèrent par enfermer leur pauvre enfant dans un débarras déguisé en chambre de jeune fille. Et à double tour. Le fait m'étonna d'autant plus que la douce enfant ne m'était pas d'habitude inabordable ou invisible. Bref comme dit Jacques Brel : « Tu as voulu voir sa sœur, tu as vu sa mère... » ou quelque chose de ce genre.

J'ai vu donc, au lieu de la gamine, et sa mère et son père... Après les sonores embrassades d'usage, on me fit asseoir. On commença par me demander des nouvelles de mon père qui vit en Allemagne depuis vingt ans (reconnaitra-t-il un jour son héritier?). Et puis ma mère qui est divorcée trois fois et habite depuis très longtemps, quelque part en Algérie. Et blabla et blabla. Et il a plu et... ceci, et... cela. La météo, la hausse du prix du merguez, le manque de piment Akri, le voyage des Américains sur la lune,

le ménage voisin. Tout servit à alimenter les bavardages. Cela dura deux heures. J'étais forcé de discuter le coup à coups d'interjections. (Et ma gorge aurait certainement pris feu, s'il n'y avait eu la chaude présence du noir café, généreusement versé toutes les cinq minutes. Guérir le mal par le mal.

Et à chaque fois que je me raclais la gorge pour leur faire comprendre que j'avais un autre problème sous l'occiput, on s'empressait avec chaleur de me demander si j'étais malade. Comme quoi dans ce cas-là je n'avais qu'à aller me soigner ailleurs et qu'ils ne donneraient jamais leur bout de fille à un tubard. A chaque fois, je fis tout pour calmer leur inquiétude et chasser leur doute...

Enfin toutes ces chaleurs, et celle qui m'avait amené aidant, firent ébullition dans ma tête en liquéfiant ma cervelle, et l'impatience me gagna.

Alors, après la 32^e cigarette du père et la 49^e chique de la mère, on se décida à me demander l'objet de ma visite.

Timide de nature — c'est la faute à Baudelaire — je commençais par me payer une bonne rougeade et un joli bain de larmes pour mes lorgnons. Enfin, me raclant la gorge, je murmurais la nouvelle. Je lançais la BOMBE du siècle...

A Hiroshima, il y eut des milliers de morts. A Blida ce soir-là, il y eut des mégatonnes de peines sur mon cœur... « Ouvre-toi, sol ! Que je m'engloutisse à jamais dans les entrailles de la terre ». J'eus beau me concentrer, la télépathie ne marcha pas. Et le sol se durcit encore plus sous mes pieds.

Les beaux futurs parents jouèrent les stupéfaits, les étonnés. Ils tombaient des nues, les pôvres !

Et le silence, ce gong horrible qui déclenche la machine infernale de la conscience, se mit à me vriller les oreilles. La panique, telle une pieuvre — elle si génératrice de célérité d'habitude — me saisit et m'empêcha de fuir en hurlant. Le silence nous couvrit pendant 21 minutes et 33 secondes et 8/10...

Sautant sur la parole (car elle ne la prit pas !) et me faisant sursauter, la mère de mon espoir me reprocha amèrement de venir parler moi-même en mon nom : « C'est horrible, c'est contrai/e aux coutumes, aux traditions, à l'art, à l'Islam (sic!) ; c'est mal vu. Les gens vont dire. Ils vont penser ceci, cela. Titi, titi, tata, toto... » Et pourtant elle connaissait bien ma solitude, la mégère.

Lui arrachant la parole, son beau morceau de vieux mari, mon futur beau-père me gronda de façon plus venimeuse mais sur une note plus basse. Un instant, le fiel empoisonné qui cascada de sa bouche édentée, me parut un ruisseau de miel à côté des poignards verbaux de sa matrone. « Voyons, mon fils ! (Il m'a déjà adopté, quelle chance!). Tu aurais dû penser à cela mon fils. Les gens vont dire que notre fille est demandée par n'importe qui ! ».

Ah, l'horrible individu. Il me soufflait que j'étais en quelque sorte un S.N.P. Du coup, je m'emportai en lui criant sec que je n'avais rien de commun avec les S.N.P. et que même j'étais fier d'avoir un nom, un prénom et même un surnom et un sobriquet. Dans ma tête, il y eut un tintamare : un marteau tapait sur l'enclume ; des claquements de fouet, des chants de corbeau, des cris de chouette, un négro-spiritual. J'entendis même un aliboron en train de braire tout son saoul. Et du coup, je me sentis pousser de longues oreilles. 'Machinalement, mes mains montèrent vérifier et je fus quelque peu rassuré...

Cependant les beaux... se méprirent sur mon geste et aussitôt les voilà partis dans une longue tirade tout à fait cornélienne sur l'Honneur et le Charef.

Notre fille est jolie ; elle est bien élevée ; très bien éduquée, très instruite, très polie, très ceci, très cela...

Comme si moi j'avais choisi une guenon à la place de leur douce enfant.

La fatigue eut raison de leurs mâchoires et ils se turent ensemble, comme ils parlaient ensemble. Et dire qu'il y a des gens qui croient avoir inventé la stéréoscopie !.

Une demi-heure de pause.

Puis des trognons de gâteaux apparurent sur la maïda ; car voyant que je n'avais pas dégainé, mes futurs beaux... rengainèrent leurs langues fourchues à coups de gâteaux sucrés. Le sucre radoucit le venin.

Je regardai ma trotteuse, quelques trois heures avaient culbuté; et pourtant le silence refusa de bouger

Je dus respecter et mes beaux.... et les coutumes et j'avalai un trognon de gâteau. Il tomba dans ma profondeur stomacale comme un rocher dans une grotte vide.

!! faut vous dire que l'affaire m'avait tellement occupé et secoué que j'en avais oublié de me jeter quelque chose derrière la cravate depuis deux jours ou plus. Autant vous ajouter que mes viscères étaient pliées comme des draps bien repassés.

Une heure passa en palabres, puis la négociation après l'Accord de principe (quelle maturité politique !), se transforma en autre chose : un marchandage.

J'en avais vu déjà des vertes et des pas mûres, à Tlemcen, Oran, Alger, Constantine, à Annaba, à Tizi-Ouzou, même à Tamanrasset et Tindouf...

Mais les directs à l'estomac et les coups d'as-somoir sur la tête que je reçus ce soir là, me donnèrent la nausée.

J'ai beaucoup voyagé et cela faisait ma douzième demande en mariage. Heureusement qu'elles ont toutes échoué, autrement des tas d'ennuis à multiplier par douze... Faites le compte, vous-même !

— Quatre cent mille, me lança la matrone toute fière du prix qu'elle donnait à sa portion de fille.

— Et c'est un bon prix pur toi, mon fils clama lugubrement le paternel, en me fusillant du regard.

« Ah les coquins, les hybrides ! ils se croient au marché de Boufarik ! » pensa ma cervelle.

Et comme je restais assommé, l'on me fit un tableau détaillé et alléchant du morceau de femme déguisée en promise et cachée pour la circonstance au débarras faisant office de chambre de jeune fille...

Durant quelques minutes, je pus imaginer très facilement le Souk à viande : des quartiers de viande, des côtelettes, des cuisses poilues aux fémurs saillants, des yeux vitreux et gros comme des fen-djels, des bouches aux lèvres bleues et sanguinolentes, des touffes poisseuses de cheveux. Le tout entremêlé, enchevêtré de paille, de fumier, survolé de mouches bleues, rouges, vertes, grises et grosses comme des poires, et d'escadrilles de moustiques gros comme des bananes. Et du coup, je compris les dessins du célèbre Picasso et même la musique de Paganini. Un instant, j'aperçus Jeanne d'Arc sur le Bûcher et les Sarazins à Poitiers. Le mystère de la terre ronde et de l'homme descendant du singe n'exista plus pour moi. Je vis même que le singe et moi on commençait à se ressembler drôlement. La sœur de la guenon quant à elle restait toujours cachée dans son débarras. Une sympathie sîmiesque me lia soudain à mes interlocuteurs et me délia la langue comme le fouet du bourreau.

En peu de mots, ajustés tant bien que mal, je leur faisais croire que je croyais être venu rechercher leur douce progéniture en mariage, et non pour acheter au poids une vulgaire descendante du chimpanzé...

Sur quoi, on me rappela aussi sec ma parenté avec les S.N.P. et l'on me jura par tous les Walis (les anciens) de la planète que leur honorable créature (sic !) ne se marierait pas pour des brouilles (Ah les goinfres !) car on n'avait pas envie de donner l'occasion à toutes les mégères et les commères de la Terre de s'aiguiser la langue sur le dos de leur morceau d'enfant...

Excusez le défaut de ponctuation, je vous transmets en direct... :

Un proverbe dit : « Nu et téméraire ! ».

Mon cerveau me le servit sur une langue pâteuse et je leur jetai au visage.

J'acceptai donc le prix d'Achat, en pensant emprunter à mes copains les 1000,00 Dinars qui me manquaient. Après tout je m'estimais heureux, car trois traitements et le prêt serait remboursé.

Silence, on tourne... !

Du thé vert (numéro 71, Made in China) fuma sur la maïda.

Sans peine, je me mis à me délecter du noir breuvage, fluide comme du goudron. Le liquide sucré à souhait me fouetta le sang et mes joues se rembrunirent. Ouf ! Je me relâchai. Le repos du guerrier, retourné sans Brigitte ni Bardot à Blida.

Merci. Merci mon Dieu. Je vous dois tout.

Un coq chanta sur les monts de Chréa. Un chacal lui répondit traîtreusement.

Je regardai mon cadran, il indiquait 23 heures 40 minutes.

Mais, alors que je me perdais en conjonctures sur le temps, le son et la vitesse de la lumière, une voix caverneuse, celle de ma demi-belle mère vrilla telle une sonnerie de Lycée le Dimanche matin.

— Attends mon fils, clama la charognarde. Ce n'est pas fini. Il reste encore des conditions à définir. Le Sdak d'accord, c'est fait. Mais, le soulier de son père, le sein de sa mère, la cravache, la siagha, le cafetan, la zorna de Boualem Titiche, les taxis, le kébche, le henné, le bain nuptial, la sel-lakha (l'écorcheuse !)... Les inviteuses, les fkirates, etc... et les cadeaux...

Là-bas, à la Maison d'Arrêt de la ville, mon reste de cerveau imagina quelqu'un : un détenu en train de hurler à tue-tête, façon d'entretenir la conversation avec un gardien de nuit esseulé et somnolent...

Puis retournant à ma place et encouragé par cette vision d'avenir heureux, je demandai :

— Qu'est-ce le soulier ?

— De l'argent pour ton beau-père, répondit la matronne. Quatre cents Dinars... seulement.

Pour la circonstance, l'intéressé intimidé baissa la tête et rougit un peu.

— Et le sein ?

— De l'argent pour moi, puisque j'ai allaité ta future.

— Tiens ! et ma mère qui va lui payer le sien ?

— Ah... Attention ! m'avertit le mari.

— Et le Sdak ?

— De l'argent pour nous ! clama le couple.

— Et... ?

— Tout se paye. Tout s'achète mon fils, tu ne le sais donc pas ?

— Merci des renseignements ma tante ! lui répondis-je implorant.

Et dans ce qui me restait de mémoire, mon bout de conscience inscrivit en lettre d'or : « L'argent ouvre toutes les portes. Même celles des meilleures prisons ! »

Content ou pas, je dûs laisser les marchands de filles me carabiner des tas de renseignements dans le tube acoustique.

Ne vous étonnez pas.

Je suis jeune mais j'ai déjà trente hivers à mon actif. Et puis la petite Zouina — c'est le dénom de la gamine — m'avait bien marqué et le cœur et la rétine. L'Amour et l'eau fraîche en République, quoi ! Alors de là à ce que j'insistai pour qu'elle devienne ma moitié, cela ne faisait que quelques b/assées à travers l'océan chinois.

L'Amour est l'une des plus graves épidémies que nous ayons hérité d'Eve (Ah celle-là !) et d'Adam (le pôvre !...)

Traditions, coutumes, partout c'est la même chose. Et dire qu'il y a des gens qui osent parler de disparités régionales.

Alors, désarmé devant cette armée d'arguments, je fis oui du cœur et non de la tête. Il me fallait me reprendre trois fois pour accorder, ma tête, ma bouche, mon cœur et mon maigre porte-feuilles.

Dire oui à un bourreau qui vous demande de poser ce qui vous sert de tête sur l'échafaud, c'est difficile mais faisable lorsqu'on est coupable. Mais le faire est impensable.

Le thé froid et les trognons de gâteau aidant nous finîmes par tomber (c'est le cas de le dire) d'accord. Une... Deux... Une... Deux...

On respire. On souffle.

Un muezzin appela les fidèles à la maison de Dieu. Je les vis courant par foule comme des fleuves, se réfugier dans ce dernier sanctuaire de la paix Divine.

Sans loucher vers ma montre, je compris qu'elle marquait trois heures du matin. Bien sonnées du reste. Elles martelaient ma tête.

— Que la baraka de Sidi-Kouider, soit sur toi mon fils ! hurla mon 3/4 beau-père, en me claquant un baiser sonore sur la joue.

— Yoyoyo ! gueula sa moitié en roulant la langue fourchue et ses lèvres pendantes. Zouina, ma petite, viens lui dire bonsoir, glapit-elle, à l'intention du fruit de son amour.

C'est vous dire combien certains mots coûtent très chers.

Du coup, la promesse se met à boudier. On insista, elle refusa. On la tira, elle tira au renard. On la gronda. Elle fondit en larmes, la pauvre petite marchandise.

« Une fiile bien éduquée » me souffla mon sub-conscient.

Enfin elle montra son bout de nez. On la

posa par terre.

« Je rêve. Je rêve. C'est pas vrai ». Je me pinçai. Non je ne rêvais pas. Elle était bien là. La moitié, la dulcinée... La Promise... L'élue...

Je sentis que j'allais lui demander de ses nouvelles, lui dire des choses sociables...

Un baiser des lèvres lippues, sonore comme une ventouse de salle de bain, claqua sur mon front.

C'était la mère de ma promise. J'encaissai le coup qui se repercuta dans ma boîte crânienne comme un coup de feu à Chréa.

Mon Dieu ! la glace fondait. J'étais heureux... Joyeux, very happy...

— N'oublie pas le Tbk, roucoula la matrone. C'est pour les fiançailles.

Et hop. Le thermomètre descendit... Il descendait à — 200°.

Je me vis lesté d'une dalle de béton armé et coulant à pic, à la vitesse de la lumière vers les fonds ténébreux de la Méditerranée.

Au loin, un curé bleu et jaune, chantait le « Mare Nostrum », Caligulla embrasait la ville des rosés. Hiroshima et Appollo 12... Noir c'est Noir... !

Quand je me réveillai, il me sembla que je revenais de loin. Une tonne de glace m'écrasait la tête. On n'utilise plus les compresses d'oignon. Bien !

.Je me ievai, embrassai les nouveaux miens (sans la fille. Et alors?). Puis sur le pas de la porte, je demandai :
— Quand pourrais-je la voir ? — Attention. Pas d'insultes. Après le mariage tu la verras. Va te préparer et demain apporte le Tbk si tu veux te marier dans six mois.

Un instant, je crus avoir quatre oreilles tant les mots ricochèrent sur mon cerveau en stéréoscopie parfaite. Puis, je vis que mes beaux avaient parlé ensemble. Je me dis qu'ils étaient l'exemple du couple d'Accord, donc heureux.

Sur ce ma queue entre mes jambes, j'évacuai les lieux. Et je compris pourquoi nombre de mes compatriotes font semblant de trouver le bonheur avec n'importe quelle étrangère.

Le froid matinal me cingla le visage et mes yeux larmoyèrent malgré moi.

Une pensée fulgura dans mon esprit : « Ah si j'étais un fantôme, je meublerai bien les nuits de tous les marchands de filles ».

Ah ! mon Dieu que la ville des rosés est belle, avec ses rues vides, son brouillard lugubre, sa fumée sordide. Dans un instant, elle sera plus merveilleuse encore. Déjà les premiers bruits féroces de la vie moderne découpent le silence tel un ciseau glacé. C'est beau. C'est splendide. Mes pensées se perdirent.

Au carrefour, je trouvai un employé de la voirie municipale, la tête appuyée sur son balai, en train de cracher à regret le tiers de ses poumons. Entre deux crachats, le pauvre homme jurait ferme.

Plus loin, je vis un policier en train de faire les cent pas devant la banque.

Ma rétine s'imprégna de clichés de billets flambants neufs de 100 DA. Je m'arrêtai. Le policier me remarqua. Il se dirigea vers moi. Peut-être pensait-il mettre la main sur un Al-Capone. Je pris peur. J'allais fuir lorsqu'une idée me fit rire.

« Et s'il était dans ma situation ? Que ferait-il ? Je le verrais bien en train de dévaliser la banque puis de crier au secours. Ce serait joli, un policier voleur. Le coup du siècle ». Je me pliais en deux, secoué par le fou-rire.

Mon homme de loi *arriva* et devant mon rire sar-donique changea de cap et d'avis. Il jugea vite qu'il avait affaire à un fou. Se trompait-il ? Qui était le fou ? Lui avec ses allusions d'honneur, de devoir, de bonheur ou moi avec ma tristesse sans fond, mon désespoir !.

Boulaïd Doudou

L'oliveraie

traduite de l'arabe par Ch.
Kessar

D'une voix faible et douce à laquelle répondait quelque peu l'écho dans un coin de la chaumière, Charifa appela sa fille Fatima. Tressaillant de joie, la jeune fille accourut, la main sur la poitrine comme pour arrêter un « youyou » qui était sur le point de s'exhaler. Elle ne croyait pas percevoir de nouveau, cette voix qui lui était chère, la voix de /a mère, qui prononçait clairement son nom. Elle se tint légèrement courbée sur le corps étendu et dit, le visage souriant : « oui, maman ! m'as-tu appelée ? »

Fatima regarda fixement le visage pâle de sa mère pendant quelques instants. Mais elle n'obtint pas de réponse. Elle fut alors saisie de quelque torpeur. Le regard désespéré, elle poussa de profonds soupirs. Charifa ne cessait de délirer depuis quelques heures. Fatima, qui avait seize ans révolus, était une jeune campagnarde. Faible de constitution, elle avait le visage pâle, les yeux cernés, le regard triste. Elle avait perdu son père pendant la Révolution de Novembre.

Depuis deux jours, elle ne laissait pas de s'asseoir auprès de sa mère malade, chose qu'elle faisait également chaque fois qu'elle ressentait le poids écrasant de la solitude et du chagrin. Tantôt, elle regardait tendrement sa mère, tantôt elle filait ou raccommoait quelques vieux habits. Elle trouvait agréable le délire qui lui permettait d'entendre au moins la voix de sa mère.

Ne désirait-elle pas ardemment en percevoir un mot qui la réjouirait, la soulagerait, voire calmerait sa frayeur et la délivrerait du spectre de la mort qui planait sur la chaumière ? Quant à Charifa, elle sentait rarement les sentiments. Elle ne faisait que pousser de longs gémissements ne réalisant pas qu'elle pouvait parler et s'exprimer.

L'hiver s'en alla avec son froid rigoureux. Vint le printemps avec le soleil, la lumière et les fleurs. La terre retrouva le repos après les fortes pluies. Fa-tima nourrissait l'espoir de voir le zéphyr printanier souffler, apportant à cette mère affaiblie par la maladie, la guérison, la bonne santé. Ainsi elle se libérerait, elle aussi de ce qu'elle endurait. Enfin, la chaumière retrouverait toute sa gaieté et sa joie. Mais la fièvre se montra plus dure que l'hiver.

Fatima n'avait pas été à l'école. Elle ne faisait pas d'ailleurs, exception à la règle établie dans la campagne. Mais elle ne se croyait pas naïve. Elle avait entendu parler des Moudjahidine. Elle leur vouait de nobles sentiments avant même de les voir. Car elle avait saisi leurs objectifs. Elle souhaitait d'ailleurs, devenir un jour, une Moudjahida..

Elle remarqua soudain que sa mère faisait quelque mouvement. Elle jeta les vieux habits qu'elle était en train de raccommoier, s'approcha davantage de Charifa et se mit à la contempler. La jeune fille fut, aussitôt secouée d'un tremblement horrible : le visage de sa mère lui apparut étrange tant il avait changé. Elle faillit d'ailleurs ne pas le reconnaître. Elle ne lui connaissait pas toutes ces rides profondes. La mère avait, en effet, de la fièvre.

Un laps de temps s'écoula. Fatima en profita pour fixer du regard Sa bouche de la mère comme pour la

supplier de la gratifier d'un mot, voire d'une syllabe quelconque. Soudain, elle vit la bouche s'ouvrir, les lèvres s'écarter bel et bien l'une de l'autre. Elle s'approcha alors davantage de Charifa, mais elle n'eut pas de chance cette fois encore.

Le trouble et la frayeur s'emparèrent de la jeune fille dès qu'elle remarqua le souffle rapide de la mère elle se hâta de lui ingurgiter une infusion de plantes médicinales que le Cheikh Mahmoud avait apportées bien qu'elle fût convaincue de l'inefficacité du remède. Car, elle avait déjà recours et à maintes reprises, à ce remède. Plût à Dieu que Cheikh Mahmoud fût avec elle à ce moment. Ses pensées allèrent naturellement à lui, qui avait fait preuve à l'égard de la mère et de sa fille d'une bonté qu'elles n'avaient jamais connue auparavant. Malgré son âge, le vieux était déjà parti chercher un médecin dans le djebel non loin du village. Mais il fut contraint de rebrousser chemin quand il s'aperçut que des soldats ennemis fouillaient encore quelques terrains. En cours de route, il ramassa quelques plantes pour préparer une infusion qui, pensait-il, guérirait Charifa, du moins lui épargnerait les accès de fièvre.

Après lui avoir administré le remède, Fatima passa doucement la main sur le front de sa mère. Puis elle se courba légèrement et lui appliqua sur le front un tendre baiser. Elle remarqua aussitôt que la mère remuait les lèvres. Aurait-elle senti le baiser ? Charifa passa la langue sur les lèvres sèches. Languissante, elle ouvrit les yeux et fixa sa fille. On eût dit qu'elle voulait se remémorer une image qu'elle avait perdue de vue depuis longtemps. A peine la mère avait-elle reconnu sa fille qu'un léger sourire gagna sa bouche. Fatima lui sourit à son tour. Saisissant la main de Charifa qu'elle serra doucement contre sa poitrine, elle dit :

— Je suis ici ma chérie, toujours auprès de toi. Tu m'as bien souri tout à l'heure. Tu redeviendras ce que tu étais, c'est-à-dire toujours gaie et joyeuse. Je ne peux plus supporter la solitude et le silence, a-jouta-t-elle, les larmes aux yeux.

Fatima s'empressa de baiser les lèvres souriantes de sa mère. On eût dit qu'elle cherchait à conserver

à jamais ce sourire exceptionnel. Qui sait ? La fièvre se montrera peut être moins généreuse : elle n'en provoquera plus de semblables.

Elle lui demanda comment elle se sentait maintenant. La mère ne semblait pas avoir entendu ces paroles. Elle ne pouvait y répondre d'ailleurs. Elle ne tarda pas à fermer, de nouveau les yeux, tandis que le sourire se dissipait peu à peu.

Fatima s'aperçut que sa mère tremblait plus qu'auparavant. Elle saisit la vieille couverture qu'elle plia en deux et la recouvrit. Puis elle sortit ramasser du menu bois pour faire du feu. Elle plaça quelques bûchettes dans le kanoun et se mit à chercher la boîte d'allumettes qu'elle retrouva, non sans peine, sous l'oreiller de Charifa, la boîte était malheureusement, vide. La jeune fille pleura à chaudes larmes. Elle leva la tête mais ne vit que le diss noirci par la fumée. Une voix faible et grêle qui exhalait l'empreinte de l'irritation s'éleva « Mon Dieu ! Est-il possible que nous restions sans feu ni lumière ? Quand emporterez-vous à jamais ceux qui sont la cause de notre pauvreté de notre abandon, de nos privations et de notre solitude ? Quel crime aurions-nous commis, mon Dieu ? »

Puis sanglotant, la jeune fille se jeta à côté de sa mère. Mais elle se ressaisit dès qu'elle eut l'idée d'aller chercher du feu chez cheikh Mahmoud. Mais celui-ci habitait assez loin. Par ailleurs, Fatima craignait fort que la mort ne ravît sa mère en son absence. Les voisins avaient, Jiélas.déménagé, préférant s'installer à la ville.

A peine quelques minutes s'étaient écoulées qu'elle eut une autre idée. Après avoir fixé longtemps du regard le kanoun, elle ramassa un morceau de bois, l'enfonça dans la cendre. Que ne fut grande sa joie quand elle découvrit quelques petites braises qu'elle recouvrit d'herbes sèches ! Elle souffla de toutes ses forces. Une fine poussière lui recouvrit les habits et une partie du corps. Fatima se releva dès que le feu commença à prendre. Puis elle épousseta ses habits et mit du bois dans le kanoun.

A peine que quelques., instants, s'étaient écoulés qu'elle entendit sa mère dire les yeux fermés :

— Fatima !... Ne le vois-tu pas ? C'est lui-même. Regarde-le !

— Qui donc, mère ? Vois-tu quelqu'un ma chérie ? Chérifa après avoir passé la langue sur les lèvres et avalé la salive ajouta :

— L'obscurité... Que signifie cette obscurité ?... Les arbres ne sont pas encore recouverts de feuilles.... Le soleil ne s'est pas encore levé... Allume le feu, ma fille... Mon fils est-il arrivé ?... Cheikk Mahmoud !... Mon fils Saïd... Nos olives tombent... Notre grand olivier... Des éclairs et du tonnerre... Mon fils Saïd transporte ; le soleil... Les soldats. Un mur noir. Saïd s'est caché... Mon fils est dans l'obscurité... Je ne le vois plus Fatima ! Regarde bien... Il ne nous laissera pas seules. Une montagne... Une révolution. Fatima écoutait sa mère, le cœur gros. Voici de nouveau la fièvre à l'origine de ce délire.

Elle sombra dans la tristesse quand elle se rappela son frère Saïd, qui était leur seul et unique espoir. Elle ne l'avait nullement oublié. Seule sa sollicitude pour sa mère le lui fit oublier momentanément. Elle se rendit compte que c'est dans cette situation désespéré qu'elle avait le plus besoin de son frère.

Poussant des sanglots horribles, elle lança : — Où es-tu, frère ? Nous avons appris que tu t'es évadé et que tu as rejoint les combattants. Pourquoi ne reviens-tu pas ? Pourquoi les Moudjahidine ne viennent-ils pas nous libérer ? On ne nous a rien laissé. On a failli nous brûler. Où es-tu, mon frère ?... Elle tendit de nouveau l'oreille. Charifa reprit son délire. Mais sa voix était plus forte que tout à l'heure les paroles étaient plus intelligibles.

Aussi saisit-elle les phrases suivantes : « Le voici à présent... Je le vois bien... sortant de l'bfecurité... le sang coulant de son front... Il me sourit... Ton père a reconnu le chemin... Il est mort avant d'arriver au bout de la route... La soif... l'amour de la terre... Le feu s'est allumé dans notre forêt... Nos maisons..., Fatima... Saïd... mon fils ! »

Charifa s'agita dans son lit. Elle regarda .effrayée, autour d'elle, murmurant entre ses dents. Elle ne se

rassura que lorsqu'elle vit sa fille. Elle referma aussitôt les paupières. Fatima réalisait fort bien que la fièvre agitait sa mère pour la dernière fois et que ce lourd silence qui planait sur la chaumière allait se dissiper. Elle aurait aimé être à la place de sa mère pour en endurer tout ce qu'elle endurait depuis quelques jours.

Elle entendit soudain le bruit des pas, dehors. Elle se leva. A peine avait-elle jeté un regard qu'elle vit Cheikh Mahmoud tout essoufflé, affaibli. Elle le fit entrer et lui étendit, sur le sol, une peau de mouton pour s'asseoir. D'une voix haute, et toute joyeuse, Fatima lui dit :

— Asseyez-vous, grand-père ! soyez le bienvenu. Vous êtes fatigué.

— Merci, merci, c'est l'âge, ma fille !

— Nous te causons trop de souffrances et de douleurs.

Comme pour protester contre ces paroles, il leva la main et dit :

— Que Dieu me pardonne ! Je n'ai pas encore accompli convenablement mon devoir. Je n'ai pas la conscience bien satisfaite.

— Je vous souhaite une longue vie. Nous n'oublierons pas, ma mère et moi, vos bienfaits et votre mérite.

— Il n'y a ni bienfait ni mérite. Je n'ai fait que mon devoir, ma fille !

Puis, regardant fixement la chaumière, il se mit à évoquer le passé. Il se rappela qu'il avait, lui-même construit cette chaumière dès que les soldats ennemis avaient incendié la maison en arrivant pour la première fois au village. Ils avaient expulsé les habitants et mirent le feu par haine et vengeance. Avant de construire la chaumière, Cheikh Mahmoud avait partagé le logis avec Fatima et sa mère pendant quelque temps. Tout cela explique cette fierté que ressentit quelque peu Cheikh Mahmoud. La chaumière se trouvait sur une petite colline recouverte d'oliviers aux branches entrelacées. Lorsque le vent se levait, les branches apparaissaient, sous

les rayons éclatants du soleil, comme un lac profond dont les eaux luisantes se jouaient en faisant des vagues. Cette fierté, Cheikh Mahmoud la ressentait chaque fois qu'il traversait le seuil de la porte.

Il ne tarda pas cependant à poursuivre :

— Comment va ta mère ? A-t-elle toujours de la fièvre ?

— Après avoir déliré, ma mère s'endormit, répondit Fatima.

— Elle semble aller mieux, dit Cheikh Mahmoud après avoir passé la main sur le front de Charifa. A-t-elle pris le médicament ?

— Oui, et plusieurs fois.

Il ne faut pas faire prendre beaucoup. Il ne produit l'effet que lentement. Dieu seul peut guérir ! J'ai essayé de me rendre une autre fois à la montagne. Mais les soldats font encore leur ronde dans le village voisin. Ils retourneront bientôt à leur camp. Nos jeunes combattants sont actifs.

Le Cheikh s'enfonça de nouveau dans ses pensées tout en baissant la tête et en frottant son front. Il avait trois enfants qui avaient tous rejoint l'armée de libération.

Deux d'entre eux étaient tombés glorieusement sur le champ d'honneur. Quant au troisième, il se battait encore courageusement avec les soldats ennemis. A la tête de ses hommes, il allait de victoire en victoire.

Le père, lui-même, avait essayé par des moyens différents de rejoindre les Moudjahidine. Mais les chefs militaires n'acquiescèrent pas à son désir et à sa demande. Ils l'avaient remercié cependant pour sa bravoure et pour le sacrifice qu'il était prêt à consentir en faisant don de sa vie pour la liberté de son pays. Cheikh Mahmoud se résigna alors à vivre avec sa bru et ses deux enfants. Mais, que ne fut grande sa tristesse de se voir à l'écart de la lutte ! Il ne tarda pas, cependant, à découvrir qu'il lui était possible d'aider autrement la Révolution. C'est ainsi qu'il se chargea de contacter tous ceux qui rentraient

au village et de les convaincre de rallier les combattants. Ce qui non seulement lui rendrait confiance et satisferait sa conscience, mais encore relèverait son moral et prouverait que l'âge avancé ne signifiait pas l'isolement et l'attente passive de la mort. Au contraire, cela signifiait la lutte et l'action jusqu'à la fin de ses jours. Il croyait, non sans raison, que le combat qu'il pouvait livrer à l'ennemi est un combat particulier non moins noble ou moins élevé que le combat de tous ceux qui avaient pris les armes pour chasser l'ennemi du pays.

C'est ainsi que Cheikh 'Mahmoud put parvenir la Révolution de plus de cinquante combattants, qui étaient tous jeunes, pleins de vie et de courage. Il ne tarda pas à se débarrasser par la suite d'un certain découragement qui avait commencé à le gagner.

Il se ressaisit lorsque Fatima lui demanda, tandis que la tristesse se lisait sur son visage :

— Pensez-vous que ma mère se remettra de sa maladie ?

— Que veux-tu que je te dise, ma fille, Dieu seul le sait, répondit-il en hochant les épaules.

— Ma mère a entendu un hibou huer sur un chêne, reprit Fatima en fixant, les larmes aux yeux, Charifa. J'ai eu beaucoup peur et ne pus fermer l'œil. Que faut-il en augurer ?

Le Cheikh sourit. Il éfila sa moustache blanche. Puis, regardant la jeune fille comme pour la blâmer, il dit :

— Un hibou ! Le Créateur seul dispose de la vie et de la mort, ma fille. L'oiseau est étranger à tout cela. Nous vivons au siècle de la révolution...

— Oui, c'est cela ô Cheikh ! Le siècle de la révolution dit Fatima.

— Mon fils fait partie des djounoud. Je le sais, lança Charifa qui s'était rétablie et qui avait entendu une partie du dialogue. Aussitôt, le visage du Cheikh s'illumina de joie.

— Comment vas-tu Charifa ?

— Que Dieu fasse en sorte que tu jouisses d'une bonne santé ! Je me porte bien.

Toute joyeuse et toute heureuse, Fatima se mit à embrasser sa mère.

— Tu viens de parler, mère ! Tu as repris la vie.

— C'est la vie, ma fille ! Je suis malade répondit-elle en passant la main sur la bouche. Puis, elle se retourna vers le Cheikh :

— Que pensez-vous, Monsieur, de mon fils ?

— Je savais qu'il attendait l'occasion favorable pour rejoindre le maquis. Je ne m'en doutais pas un instant, répondit Cheikh Mahmoud, souriant.

— Tu trouvais à redire, au début, n'est-ce pas ?

— Je voulais tout simplement inciter à une certaine prudence.

— Tu croyais, peut-être, qu'il désertait pour retourner au village.

— De toutes façons toutes les dispositions étaient prises.

Après s'être mise sur le côté droit et après avoir appliqué sa joue sur la paume de la main ; Charifa s'adresse à la fille.

— As-tu servi du café à Cheikh Mahmoud ?

— Malheureusement, non. Il n'en reste plus.

— Je ne veux rien dit le vieux. Je dois partir tout de suite. J'ai d'autres occupations.

— Vous ne pouvez partir sans avoir rien pris. Ce n'est pas possible, lança la mère.

— Un autre jour, Charifa répondit Cheikh Mahmoud.

Puis il se leva lui fit ses adieux tout en lui souhaitant un prompt rétablissement. Fatima l'accompagna jusqu'au seuil de la porte. Il se rappela alors l'objet de sa visite. Il mit la main dans la poche de son pantalon et sortit deux petites bourses qu'il remit à la jeune fille.

— J'ai failli oublier. Tu achèteras du café et du sucre avec cet argent. Je savais qu'il n'en restait plus. Toute chose a une fin.

Fatima voulut lui baiser la main.

— Qu'allais-tu faire, lui dit-il ? Charifa se releva pour le remercier à son tour. Il l'en empêcha.

— Reste à ta place, lui dit-il. Ne te dérange pas. Il s'arrêta un instant dans la cour, jeta un regard sur les branches d'oliviers entrelacés, qui semblaient s'embrasser et se dit :

— Nous devons tous aimer cette terre d'un même amour. Voici les oliviers qui donnent l'exemple en offrant le même spectacle malgré la diversité de leurs racines. A la jeune fille qui le questionna, il lança :

— Que la vie est belle quand elle devient une lutte éclairée. Puis se retournant vers elle, il ajouta :

— Je reviendrai au moment opportun. Porte-toi bien. Cheikh Mahmoud s'en alla d'un pas léger tandis que Fatima lançait :

— Que Dieu vous assiste !

La nuit passa et laissa place à un nouveau jour qui était aussi beau et aussi éclatant que les jours précédents. Charifa se leva. Aidée par sa fille, elle se dirigea vers la cour pour respirer l'air frais et se chauffer au soleil éclatant. Fatima la fit asseoir sur une natte, puis retourna à la chaumière pour faire le ménage. Quant à Charifa elle s'endormit sous les rayons du soleil. En se réveillant elle eut très soif. Aussi appela-t-elle sa fille pour lui apporter de l'eau. Un oiseau se posa près d'elle, la regarda, la tête inclinée, puis s'envola.

Fatima se rappela, à cet instant qu'il fallait changer l'eau de la cruche. Elle courut à la source, empruntant un sentier tortueux, bordé d'oliviers. La source se trouvait au pied d'un grand bêtre et à un quart d'heure de marche de la chaumière. Comme toutes les autres femmes du village, elle y allait puiser de l'eau. Les soldats avaient endommagé la grande source qui se trouvait au bord de la route.

La jeune fille s'assit au bord de la source et commença par puiser l'eau. Tout en fredonnant une chanson populaire. Elle mit la cruche sur la tête dès qu'elle fut remplie. Soudain, elle perçut quelques voix.

Elle pensa aussitôt aux Moudjahidine qu'elle voulait voir, elle voulait également connaître leur uniforme, entendre leurs discussions. Elle savait bien qu'ils n'étaient pas loin du village et qu'ils pouvaient apparaître à tout instant.

Elle hâta le pas en empruntant un chemin qui menait à la rue principale que cachait un buisson de ronces. Elle perçut tout à coup des mots étranges qu'elle ne comprenait pas. Elle reconnut tout de suite les soldats qui se rendaient à leur camp. Elle s'arrêta, posa le récipient au pied d'un arbre. Ses membres étaient comme paralysés tellement elle avait peur.

Elle jeta un regard sur le côté qui lui faisait face. Elle vit Cheikh Mahmoud prendre le tournant à cet instant. Elle avait décidé de fuir et de se cacher derrière les ronces épaisses. Elle pensa prévenir le Cheikh mais ne put le faire car les soldats arrivèrent. Elle se cacha derrière un arbre. Quant au Cheikh Mahmoud, il ne put rebrousser chemin. Il s'écarta du chemin et s'assit sur le sol. Il reçut comme un choc quand il vit les soldats autour de lui.

— Lève-toi, sale être humain, lui lança un soldat. L'homme se leva lentement. Le soldat le fouilla. Il ne trouva rien. Il saisit alors sa canne et la jeta loin. Puis, se retournant vers son camarade, il dit :

— Il porte de belles moustaches blanches. N'est-ce pas ?

Il se mit alors à le tirer violemment par les moustaches. Le Cheikh se courbait et se tordait pendant que les militaires riaient. Fatima ne put supporter cette scène. Elle se lança vers eux en criant :

— Laissez-le. Il n'a rien fait.

Elle ne pouvait admettre qu'un vieux aussi bon que Cheikh Mahmoud soit si mal traité.

— Nous ne lâchons personne, répondit le soldat qui traîna la jeune fille. Puis s'adressant au Cheikh, il lui ordonna d'ôter ses habits. Mais le vieux ne bougea pas.

— Il ne veut pas, dit un autre.

Le soldat reprit sa torture tout en riant aux éclats. Le vieux resta impassible et immobile. On lui ôta les habits.

— Tu semblés être un fellaga dit le soldat. Montrons, tout de suite, la danse des fellaga.

Mais le Cheikh ne répondit que par la haine et le mépris. Il reçut des coups de crosse, des insultes et ne tarda pas à s'affaisser sur le sol. Fatima poussa des cris quand elle reçut, à son tour, un coup.

Puis, les soldats poursuivirent leur chemin tout en riant et en soufflant. Quand ils disparurent, elle courut chercher la cruche. Elle se mit aussitôt à laver le sang qui coulait du nez et de la bouche du Cheikh Mahmoud, tout en pleurant à chaudes larmes. Cheikh Mahmoud se releva et s'assit. Elle l'aide à revêtir ses habits et à se lever, puis ramassa la canne qu'elle lui tendit :

— Mon Dieu ! Mon ami ! fit-elle.

— Ne sois pas si triste ! louange à Dieu ! C'est ce qu'il faut dire. Ça aurait pu être plus grave. Ils pouvaient fort bien nous tuer. N'ont-ils pas tué d'autres frères. Louange à Dieu ! C'est une occasion qui nous est offerte pour poursuivre la lutte. Nous sommes en vie à présent. C'est ce qui importe le plus.

Cheikh Mahmoud et Fatima se dirigèrent lentement vers la chaumière. Charifa avait abandonné son lit et s'était mise à la recherche de sa fille. Comme elle vit les soldats, elle s'arrêta et s'assaya au bord du chemin. Mais en apercevant Cheikh 'Mahmoud et sa fille, elle se leva. Elle réalisa ce qui leur était arrivé.

Cheikh Mahmoud se reposa un moment 'dans la chaumière entouré de Charifa et de sa fille. Celle-ci prit l'aiguille et le fil pour raccommoder les habits du Cheikh. Elle réalisait qu'elle allait vivre une expérience plus complète et plus intéressante.

Après le déjeuner, on entendit les soldats qui traversaient la forêt proche pour retourner à leur camp. Charifa s'écria :

— Mon fils Saïd ! Les Moudjahidine ! Cheikh Mahmoud leva le doigt, pencha la tête vers l'arrière et dit en souriant :

— Tes enfants ! Charifa !

Il saisit la canne, se leva et d'une voix triste, il ajouta :

— Ma mission est terminée ici.dans mon village.

poèmes

Safia Gharib

Née le 20 août 1956, Safia Gharib est actuellement élève au Lycée El-Fath de Blida.

Son professeur nous a envoyé ce texte, (le texte d'une composition trimestrielle de Safia), et nous n'avons pas hésité à le publier. Car, véritable poème en prose, ce texte révèle une sensibilité, une maîtrise de la langue et du rythme et d'une façon générale une maturité poétique proprement étonnante (l'auteur n'a que 14 ans!). Nous encourageons vivement Safia Gharib et nous attendons ses prochaines productions.

Souvenirs

Oui... je me souviendrai toujours...

Des nuages qui sont passés devant le soleil... des touffes d'herbes qui se sont roussies... qui se sont roussies sous des pas de soldats maigres... maigres et tristes...

Et puis... je me souviendrai toujours

Des oiseaux qui chantaient... qui chantaient... et des soldats qui passaient... qui tuaient... ceux qui n'avaient rien fait... rien fait d'autre que d'aimer... leur patrie...

Et puis... je me souviendrai toujours

De la nuit pleine d'étoiles... des étoiles bleues... des étoiles rouges... des étoiles de toutes les couleurs... et de l'enfant qui riait... qui riait de voir toutes ces étoiles... ces étoiles qui tuaient...

Et puis... je me souviendrai toujours

Des gens... des frères ! que l'on avait trouvés... que l'on avait trouvés tués... et puis de l'enfant qui demandait... pourquoi ils dormaient... pourquoi ils dormaient au mois de mai...

Et puis... je me souviendrai toujours

Des longs pleurs... qui suivaient la route tracée... tracée dans les champs de blé... arrosés par le sang... par le sang des condamnés...

De ceux que l'on avait ramenés... de l'éternité... où ils

Et puis... je me souviendrai toujours devaient reposer... de ceux que l'on avait ramenés et qui passaient... maigres... mais souriants... Le sourire... c'est la plus belle des choses...

Et puis... je me souviendrai toujours

Des fusils... qui emplissaient l'horizon de fusils...

Et puis... toi la mère... tu n'aimes pas les fusils.

Et

puis toi l'enfant... tu ne peux pas les aimer... et puis moi, moi... moi je suis comme nous. ! Et puis... les soldats... les soldats... ? non... non, eux aussi ne les aiment pas... Alors..! Alors..! pourquoi vous en servez-vous ?... Alors..! pourquoi tuez-vous..? Moi... je me souviens... mon fils... Mon fils., le Grand... il m'a dit... il m'a dit... « toi,, papa... tu ne comprends pas... toi papa... tu ne sais pas... tu ne sais pas que les fusils ça sert... ça sert à gagner la guerre... » Il avait raison mon fils... mon fils le Grand... je ne comprenais pas... je ne savais pas... mais il est mort mon fils... le Grand... il est mort... il a été tué par des fusils... Les fusils ça sert... ça sert à gagner une guerre... Et puis... je me souviendrai toujours

De l'araignée que tu as tuée... la mère... Et puis... ce n'est pas vrai... les araignées ne peuvent porter malheur... dans le malheur... Et puis... la mère... l'araignée... tu l'as tuée... parce que tu en avais peur... la mère... tu en avais peur... Et puis... mon fils... mon fils le Grand... J'ai compris... la guerre... c'est comme l'araignée... que la mère a tuée... parce qu'elle en avait peur... la mère... Dis-moi mon fils... le Grand... est-ce que l'on t'a tué parce que l'on avait peur... peur de toi... ?

Et puis... Et puis... je me souviendrai toujours...

Du ciel... du ciel... il était bleu... il était bleu... mon fils... le Grand... Mais il y avait du vent... Et puis... moi... *Je* n'aime pas le vent... mon fils... le Grand... parce que le vent... le vent... ça secoue... ça secoue... les arbres...

toutes les branches... toutes les feuilles... les fruits... ils sont tombés mon fils et... personne... ne les a ramassés... mais ils ont marché... mon fils... ils ont marché dessus... et ils les ont piétinés... mon fils... et ils les ont écrasés... mon fils... ils les ont écrasés...

Et puis... et puis... mon fils... le Grand... tu ne peux pas savoir comme je me sens vieux...

Et puis... mon fils... je me souviens de ce dont... je me souviendrai toujours...

Et puis... le temps passe... la mère... ta mère... elle est morte... mon fils... et puis l'enfant... le petit... qui riait et... qui demandait... l'enfant... le petit... mon fils... le petit... il a appris à pleurer...

A'é le 30 juin 1948 à Nédroma. Mohamed Zerhouni est étudiant en 2ème année à l'Ecole Supérieure d'Interprétariat. Ces trois poèmes que nous lui publions « traduisent modestement, nous dit-il, la considération que je voue à notre Peuple héroïque et mon attachement le plus tenace à la Révolution ».

Je suis révolution

Je suis fleuve et ne désertai point ma rive. Je suis cette eau torrentielle et sauvage,

L'amoureuse de cette terre, qui se précipite Comme un fauve de ces sommets altiers.

Je suis Révolution !

La terre embrasse le fleuve ;
Voluptueuse, l'oubli vagabondant sur sa poitrine...

Je suis cette eau grimpante,

Les cimes sont mes points de départ et mes buts.

Je suis Révolution !

Une eau qui veut croître,
Une eau de génie qui sait où trouver l'Idéal...

Une eau spéléologue qui explore le cœur de la terre Et en remonte enrichie...

Je suis Révolution !

Exaltantes nouvelles

Grand est mon peuple Dans sa sublime aspiration !

Admirable est ma Patrie !

Désormais libre

A chemin ouvert sur le devoir

Les traras se tortillent d'allégresse

L'Aurès imprenable

Sous sa conronne s'enorgueillit

L'Ouarsenis reprend son sourire

Large et ouvert à la sincérité

Pour saluer le Tessala et le Murdjadjo

La face de nos plaines se pare de mille couleurs

L'autogestion s'en charge *Les mains rudes de nos héros d'hier* S'appliquent à faire sa beauté

La force de cet art réside dans les coeurs...

Mohamed Zerhouni

Message au

*A ceux qui un beau matin à l'aube S'appuyant à
la terre de leurs lourdes mains, Se soulevèrent
sur les bords de la nuit Pour changer le destin
du monde... ...Ceux dont on a beau parlé ;
Caux dont on a dit Qu'ils n'avaient rien
d'autre à perdre Que leurs chaînes...*

Nazim HIKMET

Place ! Place !

L'aube est là ! Debout mes frères, Les
plaines tendent leur chevelure, A vous
de les tondre !

Le voeu si cher d'alors
Vibrant dans nos coeurs
Est exaucé.

Les ondes de l'espoir ont dissipé le doute.

Ne reste plus dans nos espérances
Qu'un avenir lumineux de fécondité...
Nous avons vaincu l'ennemi ; nous nous vaincrons !
Le vent est bon, tendons nos voiles !

De la persévérance illimitée De
la volonté robuste Et la foi
vaincra !

Point de doute en nos pas Tout
est certitude et réalité Courage !

La volonté est de nécessité,
Notre plus sûr atout
L'atout de notre demain !

Le jour est clair, mes frères.
Mais butons à tout
Pour ne point buter contre l'avenir.

Mes frères, en ces temps le bruit sauve l'homme,
Le silence l'accable
Et l'enlève à son droit !

Nous en avons tant fait en ce siècle
Pour retrouver notre identité.
Guidons les peuples dans leur quête de liberté !

Jouons du plus fort dans la cacophonie de ce siècle !
Pour interpréter, nous, la symphonie du Droit : « La
Révolution » dans toutes ses partitions !

Cette épopée de la douleur
Dignité ! Liberté ! Justice ! Fraternité...
Consumera l'inhumain...

Ali Benkhokha

Mohamed Attaf

Né à Skikda en 1950, Benkhokha Ali cherche à exprimer par la poésie, et d'une manière franche et sans artifice, son grand amour pour la Patrie et sa foi en la Révolution.

Né le 24 mai 1942 à Tizi Ouzou, Mohamed Attaf interrompt ses études à Vâge de 14 ans. // les reprend en 1959 et suit des cours de comptabilité pendant 3 ans. Il travaille actuellement comme comptable dans sa ville natale.

La révolution et la vie

Je suis le Réveil des
peuples endormis

Je suis la Vie
des peuples meurtris

Je suis le Sceptre des
peuples égarés

Je suis l'Honneur des
peuples humiliés

Je suis la Foi des
peuples reniés

Je suis la Vengeance
des peuples piétines

Je suis la Liberté des
peuples enchaînés

Je suis
la Révolution armée.

Je voudrai

Je voudrai que mon
Poème
Soit une fleur
Pour l'offrir aux romantiques
Je voudrai qu'il soit
Un bonheur
Pour l'offrir aux couples
Je voudrai qu'il soit
Un enfant
Pour l'offrir aux victimes
Je voudrai qu'il soit encore
Une affection
Pour l'offrir à tous .

Je voudrai que mon
Poème
Soit un espoir ,
Une consolation
Pour l'offrir aux désespérés
Je voudrai qu'il soit
Une méditation
Pour l'offrir aux solitaires
Je voudrai qu'il soit
Un courage
Une patience
Pour l'offrir aux innocents
Je voudrai qu'il soit encore
Une sagesse
Pour l'offrir aux insensés .

Je voudrai que mon
Poème
Soit un travail
Pour l'offrir aux chômeurs
Je voudrai qu'il soit
Un pain
Pour l'offrir aux pauvres
Je voudrai qu'il soit
Une lueur
Pour l'offrir aux aveugles
Je voudrai qu'il soit encore
Un calmant
Pour l'offrir à tous les souffrants.

Je voudrai que mon
Poème
Soit une arme
Pour l'offrir aux Palestiniens
Aux Guérilleros
Aux Viets-Namiens
L'offrir encore à tant d'autres
Je voudrai qu'il soit
Une Liberté
Pour l'offrir aux peuples opprimés
Je voudrai qu'il soit
Une nostalgie
Pour l'offrir aux émigrés
Aux déportés
Je voudrai qu'il soit encore
Une conscience
Pour l'offrir aux racistes.

Je voudrai que mon
Poème
Soit une irrigation
Pour l'offrir aux plaines assoiffées
Je voudrai qu'il soit
Un moyen de production
Pour l'offrir aux régions déshéritées
Je voudrai qu'il soit
Une école
Pour l'offrir aux illettrés
Je voudrai qu'il soit encore
Un progrès
Pour l'offrir à tous les foyers.

Yellès Mourad

Né en 1951 à Sidi-Bel-Abbés, Yellès Mourad est passionné de littérature et de linguistique. Il poursuit actuellement ses études à la Faculté de Lettres de l'Université d'Alger.

Afrique à jamais

Afrique

Rosace sanglante qui crépite dans l'obscurité de mes
[domaines]

Fin réseau des espoirs essentiels
Ruban des habitudes acquises contre le vent simoun
Douleur des enfants haletant ton nom En Angola Au
Mozambique En Guinée « Portugaise » A Harlem la
révolte A Rio de Janeiro Au Cap des désespérances Ou
partout
Ailleurs aux ailes d'immensité
Sans fin je scande ton nom à la pointe des matins clairs A la
source des nuits chaudes

Je le dis à tous les échos
A toutes les bêtes des forêts
A toutes les plantes des montagnes acides
A tous ces hommes tranquilles aux regards torturés
A tous les tonnerres de nos luttes
Je le crie, le crie aux quatres horizons musculeux
Par les lacs silencieux
Par les solitudes qui se tendent
Et par ta bouche qui se donne à moi comme un fruit ouvert
Par tous les tam-tams qui bondissent et qui battent
Comme des veines aux tempes de l'avenir

Par l'aube unique Par l'aube
 écartelée De tous les espaces se
 répandant
 Les feux brûlent d'un éclat plus tranchant que le silex Et
 comme une ténébreuse spirale de candeur étoilée Monte
 l'odeur du bois brûlé et la mélodie ardente de nos

[vouloirs
 Dans l'air pur d'un grand crépuscule rosé posé comme
 [une obélisque

Afrique

Les soleils éteints qui tracent ton nom en lettres de lumière
 Dans les profondeurs du temps Les marais bruns où se
 froissent en silence Les nénuphars vert-de-bleus
 Les villes sombres où les monuments sont comme autant
 [de tâche de boue

Sur la parure de l'ibis des lacs-reposoirs Et un
 vol rapide de gazelles fragiles inscrit Le futur
 Dans le ciel des éternités

O Afrique, ma mère,

Tu mugis sur mes lèvres comme le fleuve en crue, là-bas
 [dans la plaine

Comme lui tu ensemences les rives arides de nos cœurs Tu
 palpites en moi morceau de chair crue arraché aux
 [fantômes de la mort

Tu bouillonnes

Tu explodes dans une gerbe ruisselante de bonheur
 Rouge

Où je me noie

Tu es la paix retrouvée des visages qui s'étonnent Tu es le
 soir immense qui se couche sur les miroirs de

[l'étendue

Tu es l'ombre douce qui se tait
 Et les baobabs et les manglicrs [et les bananiers mordorés
 penchent

rêveusement

Leurs cimes vers l'eau des fleuves qui va sans jamais
 [s'arrêter

Vers la mer bleue Les oiseaux
 retiennent leur souffle

A l'aube transparente les buffles aux grands yeux vagues
 [de poêles

Hument les corolles mauves du souvenir Et l'écume des
 plages blondes constelle l'horizon-limite **de**

[geizers phosphorescents

La neige crisse sous nos pas pesants Et nous mourrons Mais
 à chaque aurore nous naissons

Avec le roucoulement des pigeons dans le colombier tiède
 Avec le premier sourire de la brise dans les roseaux Avec le
 chant du jour

Afrique

Des pentes des collines s'écoule comme un rêve qui n'en
 [finit plus

Le cours ininterrompu de nos silences éclatés
 de nos zéniths révélés

Et si à la croisée des ténèbres abruptes un cri se fige soudain
 Comme du sang caillé sur les murailles de la nuit
 Tu veilles ami
 Et nous portons
 Tous

Un refus aux canons de nos fusils et
 Une fleur d'attente à l'orée de l'âme

Ah ! que viennent enfin les temps de sortilèges où
 Circée se transforme en pourceau Et le chien mord son
 maître à la gorge Pour le saigner !

Que des vallées des angoisses fusent plus acérés que des
 [poignards

Les éclairs de nos rires Le
 grondement de nos cris

Demain est en route

Demain est sur nos pas

Demain est là

Et nous hurlerons le mépris à la face des Dieux morts Nous
 foulerons au pied leurs cadavres puants Et sur la dernière
 citadelle

à la cime de nos actes

au cœur de nos pensées

Nous sèmerons les grains noirs de l'Oubli.

Saïd Meziane

Meziane Saïd, né en 1950 à Souidania, et bachelier. Il écrit beaucoup de poèmes car, nous dit-il, il considère la poésie comme un « acte de liberté ».

Ecoute

Ecoute le silence de la nuit qui parle

Ecoute la noire obscurité qui gémit
 Ecoute le sommeil du monde
 Enflammé qui crépite
 Assez ! Assez ! Suffit
 De vos fumées criminelles de fous
 Qui étouffent ma blancheur de nacre
 S'écrie la lune en coryphée
 Assez ! Assez ! Suffit
 De vos fumées nocives et foudroyantes
 Qui absorbent tous nos éclats
Renchérit en chœur
 Une pléiade d'étoiles invisibles
 Ecoute cet univers nocturne qui proteste
 Ecoute le cri lugubre du hibou
 Ecoute le chant du rossignol qui s'est tu
 Regarde les nuages tristes qui pleurent
 Et tu comprendras le monde
 Ce monde auquel tu appartiens
 Ce monde ensoleillé
 Qui se jette au cœur de la nuit
 Ce monde qui a créé la lumière
 Et qui lui préfère l'obscurité
 Ce monde prétentieux et immonde

Ne détournes pas les yeux
 Ceci est ton histoire
 Ne la renie pas
 Et...
 Si tu entends la voix
 Du vent qui souffle
 Ne te cache pas
 Ecoute d'où il vient
 Car c'est ce vent qui te réjouira
 C'est ce vent qui séchera
 Les larmes des nuages
 Qui dissipera les fumées
 Etouffantes et meurtrières
C'est ce vent violent
 Qui chassera cette morne nuit
 Ecoute donc quand
 Arrivera ce vent vivifiant
 Envole-toi avec lui
 Sans crainte, ni peur
 Va transformer la nuit d'hiver
 En nuit d'été
 Va ramener les matins paisibles
 Et les jours disparus
 Va persécuter le crime
 Va sauver les victimes
 Faites, toi et le vent
 Faites du soleil
 Le symbole d'Espoir et de Liberté
 Faites de la lumière
 Un cerge de l'humanité.

II le faut mon frère

II faut oublier mon frère
II faut oublier...
II faut oublier la guerre
II faut oublier la misère
II faut oublier ton père
Mort à la frontière
II faut l'oublier mon frère
II faut l'oublier.

II faut bâtir mon frère
II faut bâtir... II faut
construire II faut
produire II faut
instruire Les jeunes de
l'avenir II le faut mon
frère II le faut.

II faut travailler mon frère
II faut travailler...
II faut diriger
II faut éduquer
II faut clamer

L'unique vérité
II faut la clamer mon frère
II faut la clamer.

II faut aimer mon frère
II faut aimer...
II faut pleurer
II faut résister
II faut libérer
La moralité emprisonnée
II faut la libérer mon frère
II faut la libérer.

Cette fervente lectrice de « Promesses » qui préfère garder l'anonymat nous envoie ce poème qu'elle dédie à Abdelhamid Mecheri auteur de la nouvelle « Massacre d'un village » (ponte dans Promesses n° 7).

Le mendiant

Les années passent

Les années, les heures passent
Passent, passent, repassent
Tombent

Mélancolique et chaude volupté
Comme un fruit du silence Et de la
nuit d'été...

Qui suis-je ?
Une mésange sur la branche ?
Mais la branche est à elle

Et moi
Pourquoi suis-je morose
Pourquoi mes vers

Pourquoi ma prose
et pourquoi sous mes doigts cette rosé
Moi qui ne suis rien...

Au jardin fleuri De la pitié
publique De l'amour
officiel Je mendie mon
pain. Nécessité ordonne Je
me livre à l'aumône Ce
plaisir sadique

Que je tende la main
Que je tende le pied
Vous n'y mettez rien quand même
Vous ne les voyez jamais
Avec vos yeux bandés
Et vos cœurs blindés
Et l'immense absence
De vos corps bondés
De chair et d'indécence

Au jardin fleuri
Où prône l'hypocrisie
Des costumes du dimanche
Des sourires fardés
Des pitiés diplomatiques
Que je tende la main
Que je tende le pied

Ils restent toujours vides
Livides et tout calleux
Comme votre moralité La
cuirasse de vos peaux Qui
ressemble du dedans A des
commodités

Au jardin fleuri
De couronnes mortuaires
Et de tristes soucis
Je réclame mon dû
Ma part dans la vie
Tout ce que je dois avoir
Tout ce que je n'ai pas eu
Trêve de mirages
Trêve de naïveté
L'amour et la pitié
La morale, la charité
Et tant de vains mots
Quand je les mets à bouillir
Au fond de la marmite
Je reste sans dîner

,Au jardin fleuri Des illusions
perdues De l'injustice puante
Des chancres, des maladies
Moi, je traîne mes douleurs
Les aime et les nourrit Et
elles, les ingrates, Ne cessent
de s'alourdir De grossir, de
penser Jusqu'à me meurtrir Et
m'écorder les pieds

Pendant combien de temps
Dois-je encore souffrir Une
absence si longue Pendant
combien de temps Dois-je
encore survivre.

Rachid Affoun

Né le 5 juin 1951 à Cheffia (wilaya de Annaba) Rachid Affoun écrit beaucoup. Jeune auteur tourmenté et tumultueux (dans ses premiers envois), il réussit à maîtriser son tempérament et son style dans ce poème que nous lui publions, poème d'amour et d'espoir.

J'écrirai pour toi, Fatima

J'écrirai pour toi, Fatima, soleil de mon cœur,
J'écrirai pour toi
Un poème beau comme ton visage aimé
Un poème pur comme tes yeux de rêveuse
Un poème familier comme ton regard
Un poème fécond comme ta fière rigueur
Un poème radieux comme tes bras
Un poème innocent comme ta nudité
Un poème réel comme une larme claire
Un poème simple comme la joie d'aimer
Un poème doux comme un baiser matinal
Un poème cher à ma vie comme ton nom.
Je dirai aux hommes, Fatima, soleil de mon cœur,
Je dirai aux hommes
Que la terre amoureuse du ciel
Murmure sa prière
Quand tu te lèves le matin
Que tes yeux ont la couleur de l'éternité
Que tu es l'amour sans lequel point je ne suis
Que ta voix ressuscite les morts
Que ton cœur est une mer d'amour
Que ton visage est un soleil de paix
Que la gloire est sur tes lèvres !

RECTIFICATIF

« Promesses » a publié dans son numéro 7, une pièce de théâtre intitulée « Folie des Grandeurs » et attribué par erreur à A. Bekouch. En effet, elle est tirée d'une œuvre collective du Théâtre Universitaire Algérien (T.U.A.) auquel ont participé particulièrement MM. A. Bekouch, Kaddour M'Hamsadji et Daniel Boukman. Nous prions les membres de ce collectif d'auteurs de nous excuser de cette erreur.

PROMESSES

Revue littéraire
bimestrielle

ABONNEMENT

d'abonnement sont
Les demandes suivantes : **reçues à l'adresse**

PROMESSES

Ministère de l'Information et de la Culture, Direction
de la Culture, 119, rue Didouche Mourad, Alger Le paiement
est adressé à l'intitulé suivant : Société Nationale Ech-Chaab -
Presse : C.C.P. 1460-55 Alger

TARIFÉ 4,00 DA - 1 an : 8,00 DA.